

Souffrance et croyance :

**Le devenir sectaire dans le Bouddhisme
tibétain occidentalisé (ou lamaïsme)**

Mars 2012 (DEA Psychologie Clinique et Psychopathologie en 1999)



Souffrance et croyance : le devenir sectaire dans le Bouddhisme tibétain occidentalisé (ou lamaïsme) de [Denise Andrée VIDON](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transposé](#). Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à worldwidepsychologiesdumonde@gmail.com.

www.worldwidepsychologiesdumonde.sitew.com

Denise Andrée VIDON

Ce texte est issu d'un **DEA de Psychologie Clinique et Psychopathologie obtenu en 1999** (dont le titre est « **Souffrance et croyance : le devenir sectaire** » et traite des **dérives sectaires du Bouddhisme tibétain** et de l'endoctrinement).

Dans un souci de confidentialité, le texte initial du DEA n'est pas reproduit intégralement :
Les parties concernant les données d'échantillonnage et les sources ne sont pas mentionnées.
Quelques modifications du texte initial sont destinées à apporter plus de clarté au propos général, et les citations de Chasseguet-Smirgel qui éclairent bien le texte, ont été rajoutées.
En conclusion, ont été rajoutées également des réflexions personnelles qui ne figurent pas dans le texte initial.

Nota : Dans le texte initial, il est souvent question de doxa et de doxologie.
Ces termes sont empruntés de XXX. qui fût le Directeur de cette recherche (UFR Lumière Lyon 2, Institut de Psychologie).

Mais l'auteur tient ici à mentionner qu'il ne s'agit pas et ne s'agissait pas d'un texte en Philosophie, et qu'il n'y a aucun rattachement à la phénoménologie ou autre courant philosophique ou spirituel.

Il s'agit bien d'un texte en Psychologie Clinique universitaire et pour éviter toute ambiguïté, l'auteur tient à rappeler ici la définition basique de ces mots (www.larousse.fr) et à laquelle il faut se rattacher comme suit :

Doxa : ensemble des opinions ou croyances communes aux membres d'une société (ou d'un groupe) et relatives à un comportement social

Doxologie : énoncé se bornant à reproduire une opinion commune ou une apparence ; formule de louange

Ainsi, lorsque l'auteur parle de doxa, dans le texte initial du DEA, il faut entendre plutôt un synonyme de courant d'opinion, de doctrine ou dogme.

La doxologie n' étant pas un concept de la Psychologie Clinique n'existe pas.

Les mots portant un astérisque renvoient à un glossaire en fin de document.

SOMMAIRE

I	INTRODUCTION.....	1
II	PROBLEMATIQUE.....	9
	Les parties 3, 4, 5 ainsi que les annexes du texte initial ne figurent pas dans ce texte	
VI	CONCLUSION.....	30

INTRODUCTION

S'intéresser à la problématique sectaire demande une sensibilisation à de multiples domaines d'investigation, ouverture nécessaire à l'élaboration théorique clinique et à son exercice.

De la confrontation croisée entre les différents domaines d'activité sociétale émerge la pertinence du propos et l'élucidation pas à pas du fonctionnement sectaire.
Pour ce qui concerne la clinique, le sectaire touche au domaine du psychopathologique par les processus psychiques en jeu dans cette pathologie.

Le rapport à la loi, l'idéologie, le militantisme sont autant d'organiseurs du psychique dans le groupal et le social, qui, dans le fonctionnement sectaire se radicalisent et se marginalisent autour d'une « communauté de déni ».

Déni des générations, déni des origines, déni de la différence et de la différenciation des individus, déni de réalité, déni d'affiliation (déni et transgression des valeurs, déni législatif, linguistique, sanitaire..) qui aboutit à une auto-référence.

Ainsi, cette « communauté de déni » systématisée en un ensemble cohérent selon des contenus thématiques propre à chaque secte, formalisée par autant de groupes sectaires clivés de la société, s'organise autour de la fantasmagorie de l'auto-engendrement.
Cette problématique ainsi spécifiée se révèle aussi à travers des efforts caractérisés de syncrétisme et de revendication d'appartenance sociale.

Problématique de l'auto-engendrement que cette recherche propose d'étudier ici autour de 2 axes majeurs en lien l'un l'autre mais selon un agencement qu'il restera à élucider : la nouvelle organisation autour du Gourou comme objet totalisant en relation à la problématique de la perte, de la souffrance.

Il est clair que la pathologie sectaire est une dépendance systématisée à placer du côté de l'addiction, conséquence d'une souffrance de type agonistique qui cherche une réorganisation et un support dans le groupal, de ce que le socius propose.
Processus de transformation qui vise autant les relations sociales que les représentations internes de l'individu, qui correspond ainsi à un véritable processus substitutif (la thématique sectaire remplace la problématique personnelle du sujet) libidinal de réaménagement.

Le rapport à l'objet qui caractérise la problématique de la personne endoctrinée, (et le sectarisme), est similaire à celui du toxicomane.

Mais qui sont les adeptes et comment définir une secte ?

Certes la définition de ce qu'est une secte varie selon la culture tout autant que la définition de religion et d'églises.

La croyance se fonde dans l'histoire du sujet tout comme dans l'histoire de la tradition culturelle d'appartenance.

Origines historiques qui fondent le mot, le sens du mot et pour ce qui est du sectaire surtout l'utilisation du mot qui en est faite : les sectes ont un langage particulier, et voudraient le généraliser. Ainsi, la définition de secte prend source dans la tradition culturelle.

En Corée, l'intervention médiatisée l'été 1998 des pouvoirs publics dans un temple bouddhiste, en réponse aux menaces d'immolation de certains moines.

Ailleurs, aux Etats-Unis, le mot « cult » est l'équivalent du mot « secte » en France. Le débat suscité par le sectarisme dans les années 70 a poussé le lobby « cultiste », pourrait-on dire, dans les années 80 a semé la confusion entre nouvelles religions (« Nouveaux Mouvements Religieux ») et sectes, arguant de la liberté d'expression en faveur des sectes en vertu du premier amendement de la Constitution américaine.

Cette polémique a finalement généré de nombreuses recherches profitables car des voix autant de professionnels que de la société civile se sont élevées. (<http://en.wikipedia.org/wiki/Cult>). Pour éviter toute confusion, précisons que la traduction Française du mot « cultism » en « cultisme » est erronée. Associé au « cultéranisme » dans Wikipédia, le cultisme glisse ainsi en langue Française d'un point de vue sémantique de la notion de secte à la notion d'esthétisme baroque. Alors que les notions sont très différentes.

Ce débat sémantique autour du mot « secte » s'est transporté et invité de la même manière en France fin des années 90. Le courant de la Sociologie des religions suggérant le bannissement du mot « secte » et le remplaçant par le mot « Nouveaux Mouvements Religieux », supposé être plus neutre et plus respectueux des libertés.

Ainsi, la scientologie est (était?) aux Etats-Unis une religion. La secte Moon y a été créée par la CIA¹.

Point n'est besoin d'aller très loin : en Bulgarie, l'organisation des « Témoins de Jéhovah » est une religion.²

Mais finalement, changer la sémantique (le signifiant), inventer des néologismes ou des concepts scientifiques à la mesure du sectarisme, est une activité loisible, il n'en reste pas moins que la chose désignée, au fond, restera toujours la même (le signifié)..

Par contre, le débat sémantique et la confusion de registres ainsi générée profitent au sectarisme d'un point de vue du lobbying politique et de sa banalisation au sein des pouvoirs publics. En ce sens, cet activisme n'est pas innocent, il s'agit d'entrisme politique et sociologique dans tous les domaines de la société.

Age des idoles, c'est, nul doute, un âge qui marque le besoin de concertation internationale et scientifique. La définition des critères sectaires n'est peut-être pas la même selon les pays (?), mais ce qu'elle vise reste identique.

En France, on définit une secte par rapport aux « libertés individuelles » et aux « Droits de l'Homme » (à l'Etat de Droit).

Il n'est pas étonnant alors que les sectaires se heurtent aux « notions » de libertés individuelles et de Droits de l'Homme et cherchent à contourner les lois conséquentes ou les déformer, voire les réformer.

Par conséquent, l'enjeu est de taille, et du côté de la légitimité, de la légalisation, du légal, du « normal ». En tout cas, est-ce l'enjeu pour les sectes.

La loi est donc une référence culturelle universelle.

Mais la loi est aussi un concept psychologique et psychopathologique : la loi (de la castration) s'origine du côté du désir et inscrit tout individu dans un schéma familial d'abord, social ensuite. Schéma nosographique* cependant.

1 Abgrall, J.M., (1996) *la mécanique des sectes*, Payot

2 Gest, A., (1999), *Sectes, une affaire d'Etat* », p. 148

Problématique du désir (rejet ou appartenance), les codes culturels sont aussi des codes psychologiques et des régulateurs psychiques.

Au Tibet, il est normal et dans le code social de dépecer les défunts, les découper et jeter les morceaux aux animaux pour éviter à leur « principe conscient » de « s'attacher » à leur dépouille, à une forme « conditionnée » d'être ou d'existence.

Car cet attachement provoque souffrance et réincarnation (en fonction du Karma de chacun) dans le « cycle du samsara » (le cycle des existences, le cycle de la souffrance, la roue de l'existence, les 6 mondes conditionnés, sont autant de signifiés variés du même signifiant).

La notion de Karma est donc d'un déterminisme absolu.

La souffrance aussi, et il n'y a aucune possibilité d'y échapper (sauf par la dévotion au lama).

Ce rite funéraire était ainsi établi du moins jusqu'en 1959³.

C'est le détachement vis-à-vis de la souffrance, une émotion majeure, qui amène la « paix », la « pacification » de l'esprit conscient.

En bref, le Bouddhisme tibétain occidental prône le « détachement » des émotions du principe conscient, comme source de pacification, de joie éternelle. La méthode en est principalement la dévotion au lama, comme être divin (un Bouddha vivant), à travers la méditation.

S'agit-il là de la même notion de paix (politique) à laquelle se réfèrent les institutions internationales ?

Dans le sectaire, il en va surtout de l'utilisation des idées et, finalement, beaucoup moins des idées elles-mêmes.

Dès lors, la problématique sectaire s'inscrit toujours en déni et utilise cet espace du libre choix, de l'évolution, cet intervalle de la loi et de sa « discutabilité » pour la poser comme une lourdeur ou une pression, mais dans un intervalle de la psychopathologie individuelle et collective :

Le sectaire propose un autre ordre, celui de l'omnipotence basée sur la « communauté de déni ».

Il semble bien que devenir adepte d'une secte soit une démarche active (Fournier et Monroy) qui demande constamment l' allégeance du disciple.

Le rapport à la mort et à la souffrance y sont un principe.

Cette recherche s'inscrit dans le concept de la dangerosité du sectaire parce-qu'il obtient, demande, provoque, et force ainsi l'accord de l'adepte dans des choix qui le nient.

Ainsi, l'adhésion sectaire est un acte d'influence, manipulateur, qui entretient la confusion d'un pseudo-choix où le sujet, en fait, dès les premiers contacts est en position d'attachement (Bowlby), dans sa modalité agonistique d'agrippement (Ainsworth), position qui sous-tend le lien préalable de dépendance entre le bébé et le nourricier affectif (mère, père, parent adoptif...)

Ainsi, là où la doctrine Bouddhiste tibétaine parle de « détachement des émotions », il ne s'agit en fait, en contre-point, ni plus ni moins que d'exaltation émotionnelle et d'attachement au sens de Bowlby en le personnage du lama, voire surtout « d'agrippement ».

3 Khedrup Tashi, (1998), *Mémoires d'un moine aventurier*, éd Picquier Poche Arles, p.42

Ce processus du devenir sectaire implique donc bien un processus dynamique de maturation et de maintien dans la pathologie sectaire.

Il s'agit d'un processus évolutif, de mouvement psychique et social, dans le temps et dans l'espace, qui induit, provoque et s'alimente de toute une chaîne de transformation externe et interne, mais qui forcément prend appui sur l'organisation psychique interne pré-établie, structurelle.

Définition banale de tout fonctionnement groupal, et qui n'est pas spécifique du groupe sectaire. Ce spécifique que nous commencerons d'approcher ici.

La pathologie sectaire se situe dans la problématique topique et pulsionnelle de l'Idéal du Moi, et par conséquent, dans le registre des maladies de l'Idéalité. Chasseguet-Smirgel en a longuement parlé.

«L' Idéal du Moi y apparaît comme le substitut de la perfection narcissique primaire, mais un substitut séparé du Moi par un écart, une déchirure que l'homme cherchera toujours à abolir »⁴. Ainsi, « la maladie d'Idéalité est universellement répandue : si nous n'en mourrons pas tous, nous en sommes tous frappés », à des degrés divers dirons-nous.

Il y est question de la nostalgie de « l'ancienne perfection, celle où l'homme était lui-même son propre idéal », et Chasseguet-Smirgel place définitivement cette problématique du côté du narcissisme primaire ;

Délié des processus secondaires, à la croisée des névroses et psychoses, peut-être du registre du psychopathique (sans le nommer).

L' Idéal du Moi entretient des rapports avec chacune des instances topiques.

A divers degrés dont certains pathologiques, on voit la trace de l' Idéalité et quelques exemples de ses problématiques dans les perversions, les addictions, les anorexies/boulimies, le mysticisme, l'imposture (ou la psychologie de l'Imposteur) pour ne citer que quelques exemples relatés par l'auteur.

C'est le « as if » d' Hélène Deutsch dont parle Chasseguet-Smirgel.

La relation entre l'Idéal du Moi et le processus créatif (normal et pathologique), ou encore le « jeu », et en terme pathologique, notamment les jeux addictifs, interroge.

Avec pour prolongement technologique moderne, les addictions aux jeux vidéos dans les TIC ; et, partant les confusions que l'on voit entre les technologies de jeux et de guerre dans la réalité qui se rejoignent, et les technologies civiles (vidéo-surveillance intrusive, par exemple).

Chasseguet-Smirgel note, en effet, le rapport particulier que peuvent entretenir dans les problématiques moïques, les notions de surveillance et de contrôle (délire de surveillance -ou de persécution- et délire d'observation -ou d'introspection, mea culpa-), et du coup leur prolongement moderne dans les TIC, par déplacement défensif du sujet vers l'objet et retournement en son contraire (passif-actif).

En effet, il pourrait être possible, dès lors, d'en reconnaître quelques précipités instables dans le socius lorsqu'une société est malade, ou en délitement, possiblement dans l'excès de réglementation, de contrôle, l'impulsivité législative, l'hygiénisme social.

Là où il est question de domination.

4 Chasseguet-Smirgel, J., (1990), *La maladie d'Idéalité, essai psychanalytique sur l'Idéal du Moi*, éd universitaires, Col émergences, p.12

Les pathologies moïques ont ceci de caractéristique qu' on en voit la trace aussi bien dans l'intrapsychique que dans le social.

Citant Piers, Chasseguet-Smirgel relève les rapports entre l' Idéal du Moi et le collectif : « Il existe un échange mutuel constant entre l' Idéal du Moi individuel et ses projections sous forme d'idéaux collectifs. Il est important de reconnaître que les images qui participent à cette partie de l'Idéal du Moi ne doivent pas du tout être parentales. Le groupe de semblables et le groupe des pairs sont beaucoup plus significatifs »⁵.

Il y est donc aussi question d'illusion.

Les problématiques de la suggestion, mais donc aussi de la duplicité dans le sectarisme (ici, mystification, manipulation mentale individuelles et collectives, voire politiques), voire le sort réservé au virtuel par certains, en tant que moyen moderne, sont donc concernées par l' Idéal du Moi, dans quelque chose de l'ordre du pathologique.

La symptomatologie qui nous intéresse ici est celle de l'Imposteur⁶ (leader/adeptes par identifications).

En dernier ressort, la nostalgie de la toute-puissance narcissique concerne les problématiques de la perte et du travail de Deuil.

L'ADFI définit le processus de sectarisation particulier en 3 points : séduction, destruction, reconstruction.

C'est un processus d'où l'individu ne peut être absent ni exclu de lui-même, qui s'appuie sur des techniques séductrices douces et coercitives, toujours empreintes de violence, qui proposent toujours une contre-partie, mais qui peuvent aller jusqu'à s'appuyer sur des pratiques violentes tortionnaires, dures et (auto)-exterminatrices en cas d'enfermement physique réel où là, l'individu n'est peut-être plus consentant, mais a été progressivement amené jusqu'à cet état extrême (maltraitance, suicides et meurtres collectifs).

Les techniques déployées mettent en danger l'intégrité, la vie psychique et sociale de l'individu. En ce sens, il n'existe pas d'échelle de la dangerosité des groupes sectaires. Toutes le sont d'égale mesure car elles participent du même processus de gommage de l'être qui a maille à partir avec la violence fondamentale archaïque et identitaire.

Partant, il semblerait qu'une distinction soit plus judicieuse entre les sectes à « souffrance sociale » et les sectes à « souffrance existentielle », même si ces 2 types se rejoignent toujours un peu : le « paradis », la réussite totale n'est toujours que mystique.

Cette distinction peut avoir l'avantage de sortir de ce clivage malhabile entre sectes dangereuses et sectes tueuses où l'échelle de la dangerosité est sans fin (sectes extra-tueuses?) et n'est que le reflet de la peur et de l'angoisse d'une réaction phobique ou paranoïde de rejet.

5 Chasseguet-Smirgel, op cit, p. 127

6 Chasseguet-Smirgel, J., op cit, p.96 et suivantes, 166 et suivantes, 126 et suivantes

Peur finalement de voir que peut-être « ça » parle de la même chose, mais en pire.
Ce pire, étudié ici qui place les sectes hors de toute intégration sociale réellement, hors de toute appartenance et de toute liaison, sauf à contrario, en déni, ou en pseudo-lien.
Processus de liaison - déliaison, lien paradoxal.

Mais quelle est donc cette protubérance sectaire, cette monstruosité que la société engendre et ne reconnaît pas, rejette, voire bannit ?

Quelle est cette société monstrueuse qui génère en son sein des groupes humains se définissant à leur tour dans le rejet, dans des processus archaïques d'auto-engendrement et de fusion identitaire ?

Quel est cet ordre du non représentable psychiquement et socialement, dernière frontière que le mythe culturel a pour fonction de contenir encore ?

Contenir en se transformant, tel est le mythe Grec du Garouda qui naît de ses propres cendres, sans l'intervention d'une germination extérieure.

De même, les sectes se transforment et mutent, s'organisent en cercles, pyramides ou réseaux, et, quelles que soient leurs structures et leurs organisations variables, elles échappent à la désignation.

« Une autre erreur serait d'avoir une vision univoque des groupes sectaires. Leur diversité est extrême à tous égards : taille, structure, idéologie, modalités évolutives, et références culturelles sont très variées. Et même en ce qui concerne les dangers que ces groupes représentent, on ne peut établir une seule échelle de grandeur, car les types de dangers sont différents. Une seule typologie ne suffit pas.

Les erreurs les plus graves concernent les adeptes, soit qu'on les considère comme des objets passifs et naïfs magiquement hypnotisés par un criminel, soit que l'on nie la réalité des mécanismes d'embrigadement et la construction subtile de la dépendance au sein de ces groupes »⁷

En effet, ceci pose certainement la question du processus de gestation d'une secte: que se passe-t-il entre le temps où une secte est reconnue comme telle par les pouvoirs publics et le temps premier où cette organisation s'est constituée tranquillement sous quelques masques que ce soit ?

Que se passe-t-il dans ce temps d'évolution d'une secte reconnue comme telle par les institutions et ses étapes ultérieures de reproduction : extrémisme et autodestruction ou à l'inverse diversification qui sont autant d'autres masques ?

Ces temps d'incubation sociale où une telle structure sectaire agit impunément et prend toute la mesure de son assise, sont à la mesure de ce temps d'incubation psychique où déjà tous les ingrédients du fonctionnement sectaire sont présents.

Incubation psychique du temps premier de la « rencontre inaugurale » avec le gourou, de l'adhésion et de l'embrigadement, du conditionnement « volontaire » jusqu'à la justification de la secte : temps qui s'appuie sur le fonctionnement intra-psychique pour manipuler et l'asservir.

Temps qui s'appuie évidemment sur l'ambiguïté sociale de la définition de secte, son absence et/ou le vide en matière de protection

Qu'une telle structure soit déjà reconnue comme secte au moment de l'entrée de l'adepte ne fait qu'intensifier cette problématique.

7 Fournier et Monroy, (1999), *la dérive sectaire*, Paris PUF le Sociologue, p.11

Ainsi, la problématique sectaire est une problématique à géométrie variable d'où le paradoxe en est l'épicentre, autant du côté de l'individu (intra-psychique et intersubjectif), que du côté du sociétal, qu'il s'agisse de secte reconnue ou non.

En psychopathologie, le point de départ de tout symptôme est la souffrance. Souffrance réelle, fantasmatique, délirante, toutes sont des souffrances psychiques. Or, il est de constater que la pathologie sectaire fait de la souffrance son vecteur essentiel : souffrance existentielle ou souffrance sociale à dépasser et transformer.

Aussi, le thème de cette recherche s'articule autour du lien entre souffrance et croyance. Elle propose d'étudier comment le sectaire cherche (prétend) à résoudre tout type de souffrance, par une seule et même réponse : le salut, le bien être par et dans la secte. Le gourou est l'initiateur, le fondateur historique de la secte et le principe nourricier. C'est lui qui, par son activité la fait grandir, proliférer, après l'avoir engendrée.

Principe masculin et féminin, le lien au gourou est premier.

Il la protège et la détruit si nécessité. En ce sens, il cumule les symboles absolus de naissance (ou origines d'engendrement), de croissance (vie), et de fin (mort), de destinée.

Avec cette perversité caractéristique qui est de déjouer le principe de mort par les mutations incessantes qu' une secte engendre (autres associations, masques, et donc de répétition infinie etc..).

Ainsi, une secte n'est un objet totalisant que parce-qu'elle est à l'image de son fondateur, le gourou. Une entité fusionnelle.

C'est une structure qui s'alimente constamment de la souffrance psychique et personnelle du sujet. Ajouté à cela, une souffrance due au processus d'endoctrinement lui-même, au processus de mise en dépendance qui conduit l'individu dans un mouvement régrédient de la psyché de manière massive.

Une pathologie émerge à bas bruit qui va jusqu'à des symptômes en déliaison totale (hallucinations visuelles et auditives, kinésiques, constitution de délires en phase aigue puis chronique, destructuration, réaménagements dans le sectaire).

Le réaménagement se fait dès lors dans une contre-partie proposée par l'entité fusionnelle, la croyance en une toute puissance magique partagée, adeptes et gourou.

Toutefois, les fonctionnements sectaires tortionnaires (avec enfermement réel aboutissant à la mort physique) ne concernent pas cette étude.

Par conséquent, cette recherche a pour objectif d'étudier la spiritualité ou religion bouddhiste tibétaine en France, son évolution, indépendamment de ce qu'elle a pu être au Tibet.

Il s'agit d'analyser à la lumière des théories cliniques sur le sectaire l' émergence d'une nouvelle croyance de conversion massive dans le Bouddhisme tibétain autour d'une hypothèse centrale de l'omnipotence basée sur la communauté de dénis.

Il est cependant important de noter qu'il s'agit là de motions pulsionnelles et qu'il s'agit donc de décrire une économie pulsionnelle organisée autour de la souffrance.

Mais cette économie libidinale en profondeur ne s'exprime pas forcément uniquement dans la contrition ou la douleur manifeste.

En effet, les adeptes de secte cherchent, par visée prosélyte, à banaliser ces structures et leur engagement aliénant comme de simples structures sociales au sein desquelles les comportements sont objectivés.

La souffrance est donc un objet de méditation, d'apprentissage, d'expérience. On y parle de bonheur, de sérénité, de bien-être, de la quête du bonheur.

PROBLEMATIQUE

C'est donc un retournement en son contraire lorsque les groupes sectaires affichent avoir trouvé le bonheur (réussite sociale, existentielle, basées sur des contenus aberrants) comme l'au-delà de la souffrance.

Ces groupes déclinent leur endoctrinement selon une dogmatique propre à chacun.

Il semble donc que la problématique sectaire s'exprime de manière défensive autour de la souffrance, d'où la fascination de celle-ci n'est bien sûr pas exclue.

La souffrance a quelque chose à voir avec la perte (mort, séparation, manque, vide...).

Une perte que les adeptes cherchent à nier par l'éradication de tout ce qui la sous-tend, tout en l'exacerbant, puis à la combler par subterfuge.

« L'agrandissement du Moi a la valeur d'une dénégation magique de la castration »⁸.

L'objectif du sectaire vise de ce fait et au final l'identique, l'homomorphisme, que l'étayage pulsionnel groupal massif est là pour réorganiser et entretenir, comme si l'individu seul n'y suffisait pas.

Car vouloir faire l'économie du travail de Deuil occasionnée par la perte revient à nier l'altérité, la différence que cette perte exprime entre le sujet et l'objet.

Dans ses phases les plus régressées, il s'agit de nier tout ce qui est de l'ordre de la différenciation, de l'individuation dans un processus qui se veut définitif.

C'est peut-être ce définitif que l'étayage groupal entend réaliser pour le compte de l'individu : repousser à plusieurs les limites de l'échec à l'homomorphisme.

Or, nier les processus d'individuation, c'est aussi nier ceux de la sexualité.

C'est plonger dans la problématique de la toute puissance narcissique primaire que renvoie l'image spéculaire du double (mythe de Narcisse), où l'autre n'est accepté que comme double identique à soi-même, homomorphe qui exalte le désir de fusion identitaire et conduit tout simplement à la « mort », à la dilution, à la disparition de soi dans l'autre.

Le mythe de Narcisse, qui, fasciné par son image spéculaire, finit par perdre tout sens de la réalité, se complaît dans une adoration de lui-même au point de tomber dans l'eau, de plonger dans le

8 Chasseguet-SMiregel, op cit, p.99

morbide jusqu'à sa propre mort, la propre annihilation de lui-même.

9

Ce mythe, repris en Psychanalyse, relate une violence, au point de terrasser Narcisse, mais une violence d'où le morbide le dispute à la douceur du jouissif, et c'est bien ce qui l'y tient.

Le jouissif maintient en état de sidération mentale (qui procure un plaisir intense ou un vif déplaisir, trouve-t-on sur larousse.fr). Cette relation étroite entre déplaisir et plaisir interrogeait Freud.

« L'excès d'idéalisation qui oblitère la conscience par voilement du sens de la réalité est directement lié à la résurgence d'une instance archaïque centrée sur la toute puissance du narcissisme primaire, le Moi Idéal » (Lagache, 1965)

Il n'est pas étonnant dès lors que le sectarisme se heurte et veuille en découdre autant avec l'histoire personnelle du sujet que l'histoire culturelle d'un pays sous couvert de liberté culturelle, d'interculturalité ou de tolérance.

Car elles inscrivent toutes deux définitivement le sujet dans une dynamique personnelle singulière et subjective, un mouvement constant libidinal particulier qui ne s'arrête qu'à la mort.

Dynamique personnelle qui est propre à chacun, qui fonde l'individu dans sa relation forte d'intimité unique, structurée par des mécanismes de défense et qui échappe finalement même à son meilleur dépositaire, le sujet lui-même.

De là il est facile de comprendre que la souffrance est donc aussi subjective, particulière, unique pour chacun et intime.

Il n'est pas étonnant non plus que le discours sectaire prenne comme point d'appui le thème de la mort et de l'immortalité (ainsi que de ses dérivés) en idéalisation ou en contre-investissement. Thème qui se retrouve en écho vis-à-vis d'une problématique archaïque interne réactualisée, narcissique. Toucher à la souffrance de l'individu, c'est donc toucher à son intimité première, à sa racine.

Ainsi, le sectarisme vise à mettre en échec l'altérité en proposant de réduire la souffrance. En faisant cela, le sectarisme propose la contrepartie de la toute puissance identitaire moïque dont on sait les divers précipités pathologiques (groupe d'élus, sentiment de supériorité, développement de capacités extra-sensorielles..).

C'est la proposition du partage en commun de quelque chose exalté comme rare et difficile à atteindre, et d'où paradoxalement la notion de sacrifice et de souffrance est à considérer. Le sectarisme s'organise donc autour de la défaillance et de l'économie du travail de deuil, mais du coup, tout y est question de souffrance.

S'opère alors le retour du dénié (de la séparation, du deuil, de la souffrance) sous la forme de son contraire, l'immuable, le figé, l'immortalité à atteindre : dans la thématique sectaire, tout est mouvement, étapes, rites, conceptions où (paradoxalement) plus rien ne doit bouger. Tout doit se figer dans quelque chose d'éternel au-delà de la vie et de la mort où il n'y a plus de souffrance, mais où, paradoxalement pour y parvenir, tout est cause de souffrance.

Dans les croyances du Bouddhisme tibétain occidentalisé, l'être étant parvenu à cet état mythique auto-générateur, omnipotent et immuable s'appelle un 'Bouddha', présentifié par des êtres humains,

qui s'inspirent d' un système de castes.

Le « Bouddha » est alors démultiplié en autant de « Bouddhas » vivants que sont la caste des lamas.

10

Il est à supposer que le Bouddhisme asiatique, de façon générale, ne présente pas cette radicalisation hallucinatoire, ce précipité systématique de l'irréel dans le réel, ni dans les textes canoniques. Tel est le cas, en effet, du Hinayana et du Mahayana.

Dans le Holotropisme, cet être parvenu à un état mystique idéalisé et omnipotent s'appelle le 'Holon'.

On connaît le 'Parfait' chez les Cathares. Chaque précipité sectaire exemplifie un être parfait, mythique, comme modèle de réussite, d'accomplissement dans le chemin spirituel et sert de référence, de prétexte à l'endoctrinement, à l'apprentissage spirituel.

De même, les dogmes du Bouddhisme tibétain occidentalisé sont vérités immuables.

Même l'expérience y est érigée en dogme et se met au service de la croyance en une illusion princeps : il est demandé à l'adepte de ne croire (aux principes du Bouddhisme, en le lama..) qu'après en avoir fait « l'expérience » dans la réalité. « Expérience » de la vérité des croyances bouddhistes.

Ainsi, pour un Bouddhiste, il ne s'agit pas de croyances, mais de vérités et d'expériences.

On connaît les théories de l'illusion groupale en Clinique, de l'engagement et de la réduction de la dissonance cognitive en Sociale.

C'est pour cette raison que les Bouddhistes tibétains réfutent le dogmatisme de leur doctrine : pour eux, il n'est nulle part question de dogmes, mais de vérités, d'expériences concrètes, de sciences. Pourtant, dans le même temps, ils considèrent leur croyance comme une religion...une religion scientifique.

Le sectarisme entretient ce clivage entre le monde de la réalité et le monde idéalisé où la pulsionnalité est mise à profit de la secte : le « Nirvana » ou « Bouddhité » qui n'est qu'une étape de sagesse chez les Bouddhistes tibétains et vise l'extinction pure et simple de la pulsionnalité (émotions) comme synonyme de bonheur.

Comme de bien entendu, il est dit que cette étape du Nirvana s'accompagne, comme tous les degrés de sagesse, du développement de pouvoirs surnaturels auxquels il ne faut pas « s'attacher »⁹.

La radicalisation extrême de ce Bouddhisme tibétain occidental va jusqu'à créer un néo-langage.

La « Bouddhité » : autrement appelée « ainséité » ou « télléité » dans les années 90.

Ces deux néologismes ont vite été abandonnés faute de compréhension et d'intelligibilité par les adeptes Français eux-mêmes. « Auspicieux » fût aussi un autre néologisme malchanceux des bouddhistes tibétains Français.

On comprend alors que le « travail sur les émotions » soit si capital chez les sectaires.

C'est un « travail » sur la désintringation pulsionnelle sous le primat de la pulsion d'emprise.

Ce mot « travail » utilisé ici dans un contexte mystique d'accomplissement de sagesse ne vient pas par hasard.

Il s'agit d'un signifiant commun, emprunté à une langue vernaculaire courante, mais détourné de son sens, investi d'un sens cryptique. On en relève toute la signifiante.

9 « Les 6 yogas de Naropa » ou « états de sagesse », « les 6 yogas de Nigouma » selon une variante. Voir sur Wikipédia. Ces yogas sont appris initialement et pratiqués en retraite fermée de 3 ans, même en Occident.

En effet, '*travail*'¹⁰ en latin : tripalium, machine à 3 pieux (tri-palus) était un instrument d'inertie, d'immobilisme. Mais cela révèle aussi la compensation symbolique phallique induite inconsciemment par une renaissance mystique et proposée par cet endoctrinement. La toute puissance, le pouvoir qui en découle.

Ainsi, la souffrance pourrait-elle devenir synonyme de plaisir et de puissance ? Cette dimension libidinale du plaisir, la recherche de la sérénité et de la douceur du bien-être intérieur n'est pas à négliger dans le sectarisme.

Erotisation de la souffrance où à cet endroit, la pulsion de mort agit seule, pour son propre compte, silencieuse et muette, nous dit Freud. La pulsion de mort apparaît alors déliée des pulsions de vie, ou les ramène sous son primat, que l'on pourrait qualifier de despotique. Erotisation de la souffrance investie par la compensation de la toute puissance magique partagée collectivement, telle est la proposition du sectarisme sur le plan du conscient.

Dans le Bouddhisme tibétain, la souffrance est le signe de la purification du « karma » de l'individu : souffrir, c'est « épurer », « purifier », « se libérer du samsara », se rapprocher de l'état de « non-souffrance », de l'état de bouddha (ou « Bouddhété »), de « la sagesse ultime », appelée encore la « vacuité », « épuiser les causes karmiques de renaissance (dans le samsara) », ces causes « karmiques » étant appelées « karma négatif ».

Cette doctrine sectaire ne manque pas de créativité morbide dans les néologismes ou le détournement cryptique de mots communs.

On ne peut s'empêcher de penser aux néologismes du sujet schizophrène.

De même, Freud a traité de ce sujet dans 'les mots de l'esprit et ses rapports avec l'inconscient.

La souffrance n'est donc mentionnée que comme une étape dans l'échelle des valeurs du sectarisme. Mais une étape longue, illimitée et à l'infini : jusqu'à la « Bouddhété » est-il dit dans le Bouddhisme tibétain occidentalisé, qui s'obtient dans plusieurs vies.

« Détacher l'affect de l'objet », c'est bien l'objectif et la conséquence de la croyance tibétaine en Occident sous couvert de « travail sur les émotions, les pensées... ».

Car dans cette dogmatique, les pensées sont aussi des émotions.

Il s'agira donc de contrôler les pensées (par les méthodes méditatives) pour en voir la « vacuité » et pour obtenir ainsi la « paix intérieure ».

Cette voie de la pacification, (qui n'est rien d'autre que cet état de Bouddha, ou de Nirvana), érigée en doctrine politique, « le pacifisme » est prôné par les lamas dont le Dalai-Lama et à propos de quoi on voit qu'il n'a rien de commun avec la notion de pacifisme en politologie internationale que nous lui attribuons dans le sens commun, et alors que nous croyons partager ce sens avec le DL, alors que nous croyons parler de la même chose..

10 Étymologie du mot travail : tripalium (latin populaire).

Le mot latin populaire "tripalium" désignait un instrument d'immobilisation (et éventuellement de torture) à trois pieux. On appelle encore "travail" un appareil servant à immobiliser les chevaux rétifs pour les ferrer, les soigner, les marquer au fer rouge. C'est un outil de contention destiné donc à soulager les animaux, et qui pouvait être utilisé pour punir les esclaves. Il a été étendu ensuite aux occupations nécessitant des efforts pénibles, celles des "hommes de peine", puis à toutes les activités de production.

Le mot "travail" désignait autrefois l'état d'une personne qui souffre, et est toujours utilisé en obstétrique dans le processus de l'accouchement, de l'enfantement.

Bien entendu, le Dalai-Lama, tout comme chaque lama, sont dits être des Bouddha, et donc avoir atteint cet état de « Bouddhité ». Ils sont dans un état de sagesse permanent, pacifiés.

Les lamas entretiennent donc un rapport confus entre réalité (un personnage réel) et mythologie ou spiritualité (un personnage irréel) et il faut, en effet, se poser la question, du délire mystique. Il y a là aussi un mouvement de bascule ou de contamination, d'expansion dans le Bouddhisme tibétain entre un système spirituel et un système politique.

Ainsi, les problématiques et pathologies moïques se déclinent dans le socius et ne finissent pas d'interroger, qu'elles se déclinent à l'échelle de groupes, ou à l'échelle plus généralisée d'un pays. Il s'agit alors de dictatures ou de système féodal (théocratie en l' occurrence). On ne peut non plus éviter de penser aux monarchies de droit divin, héritage d'une autre époque.

Le texte de Freud sur la mélancolie pourrait également amener un éclaircissement de la psychopathologie sectaire. Freud note dans « Deuil et mélancolie » que l'appauvrissement du Moi place la perte du côté de la mélancolie et non plus du côté d'un deuil classique. Dans la mélancolie, cette perte s'accompagne de la diminution de l'estime du Moi, la perte du Moi : le mélancolique s'auto-déprécie suite à une perte.

Cette auto-dépréciation moïque pourrait-elle être le vecteur topique et dynamique sur lequel s'appuieraient les processus d'auto-conditionnement ?

Une sorte de processus d'auto-convictions présent dans le sectarisme qui aboutit à la dépendance, se bâtit sur fond d'insatisfaction chronique (tant que l'état de Bouddha est à atteindre, il n'est pas atteint...) entraînant une mésestime de soi, sur fond de souffrance conditionnelle (au sens comportementaliste) ?. On connaît le comportement routinier.

Car sinon, quel individu peut accepter de souffrir ?. La compensation est bien dans l'intégration d'un futur tellement attendu qu'il en devient certain, alors qu'il s'agit d'un délire.

Auto-dépréciation qui concerne l'isolement de certaines parties clivées du Moi, entrées en conflit avec d'autres.

Ainsi, nous retrouvons l'instance du Moi Idéal et ses avatars dans la conflictualité pulsionnelle. C'est bien un conflit au sein du Moi : « la perte de l'objet s'est transformée en perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée, en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par identification à l'objet abandonné »¹¹

Ainsi le syncrétisme tibétain compulsif des convertis occidentaux qui a pour effet de théoriser sans relâche ce corpus de croyances comme une philosophie existentielle (années 60-70), une religion (années 90), puis une science (années 90), puis une religion scientifique (fin des années 90 et années 2000), plus aléatoirement une science religieuse ou science du divin, et maintenant une psychothérapie (fin des années 2000), ne serait-il utile que pour permettre la gestion libidinale à un niveau psychique d'une partie du Moi Idéal ?.

Freud note que le processus de la mélancolie prend fin quand le « Moi peut alors savourer la satisfaction de se reconnaître comme le meilleur, comme supérieur à l'objet »¹²

Pourrait-on alors imaginer que le sectarisme propose une solution régressive certes, mais surtout dans la fixation, l'immuable, le définitif à la mélancolie (une possible élucidation de la souffrance première du sujet ayant entraîné son aliénation) par l'utilisation ou la provocation de ce clivage conflictuel du Moi, l'utilisation d'une de ses parties idéalisées (Moi idéal) en faveur du

11 Freud, *Deuil et mélancolie*, in *Métapsychologie*, Paris PUF, p. 156

12 Freud, *op.cit.*, p.170

fonctionnement sectaire, et la critique d'une autre partie clivée à l'encontre du système d'appartenance ?

13

L'idéal mystique n'est autre qu'un idéal magique et une composante de l'idéalité masochique, d'où une certaine flagellation psychique et/ou physique n'est jamais absente.

Ceci expliquerait le conditionnement volontaire et progressif comme d'un processus d'auto-conditionnement par étapes de la souffrance due à la perte requérant l'adhésion du sujet et que la secte vient renforcer.

Il s'agirait donc bien d'une solution de remplacement, de « transformation » qui, loin de soulager la souffrance du sujet et de lui donner une place, l'utilise, la gomme de sa dimension subjective, unique, spécifique, pour la réintroduire dans un ensemble de croyances fortement régressées et partagées collectivement et dont le sujet devient dépendant psychiquement et socialement.

Mais comment comprendre la relation à l'objet et la place de l'affectivité dans la conception asiatique ?

Est-ce que le Bouddhisme tibétain y a une place particulière ?

D.T. Suzuki essaie dans un chapitre intitulé « Orient et Occident » de saisir d'emblée la différence de mode d'appréhension et de relation objectale entre ces deux continents.

A propos de la notion du beau et de l'exemple donné d'une fleur, il oppose deux poètes Tennyson à Basho et dit : « Basho est résolument subjectif. Pour éviter ici l'opposition du Sujet/Objet ce terme devrait être entendu dans le sens de « subjectivité absolue ». Dans cette subjectivité absolue, Basho n'est plus simplement spectateur de la fleur. Il est devenu la fleur elle-même.

Et les seize syllabes du Haïku sont la résonance dans le monde humain de la silencieuse éloquence de cette conscience.

Tennyson, pur intellectuel occidental, n'a pas cette profondeur de sentiment. Attaché à la doctrine du logos, il lui faut à partir d'une expérience vivante, signifier : c'est-à-dire abstraire et intellectualiser, soumettre à toute une série d'analyses ce qui fût vécu et ressenti. Ainsi, comparés entre eux, chacun de ces poètes révèle les constituantes mêmes de ses traditions »¹³

Ainsi, Suzuki définit d'un mot l'Occident et l'Orient (respectivement éloquence et silence), pour dire ensuite que l'Orient est aussi éloquence, mais mieux que l'éloquence occidentale qui se trouve limitée.

Suzuki emploie les termes de « subjectivité absolue » (Orient) et d'« objectivité absolue ou scientifique » (Occident) car le mot « subjectivité » lui pose un problème qu'il règle par la petite phrase « pour éviter l'opposition Sujet/Objet[....]subjectivité absolue ».

Notons au détour qu'il dénie au monde asiatique le qualificatif de scientifique, alors qu'il existe des scientifiques asiatiques dans tous les pays : chinois, japonais etc..

De même, il dénie au monde occidental l'existence de spiritualités traditionnelles, qu'il assimile à du ressenti ou des sentiments. Il est donc déjà en plein clivage.

C'est qu'il parle d'un point de vue doctrinaire de la spiritualité asiatique.

Ce qu'il dit est en effet, la conception spirituelle asiatique de la description du monde moderne et des différences entre occident et orient.

Ou peut-être n'est que l'expression de sa pensée individuelle que ce livre a attribué à la pensée asiatique générale, dans une assimilation entre l'homme et ses origines asiatiques.

13 Suzuki, Fromm, Martino, (1997), *Bouddhisme zen et Psychanalyse*, Paris PUF, p. 11

En effet, il est de noter finalement que ce livre relate des points de vue doctrinaux en matière de spiritualité et présente peut-être en ce sens, un intérêt dogmatique particulier (oeucuménique?). Et on voit que cette description ne recouvre finalement qu'une réalité partielle.

Ainsi la notion, le sens et la place du sujet, pour Suzuki, sont différents dans ces deux traditions. Vécue négativement en Orient, elle ne s'entend que comme un substrat collectif (subjectivité absolue).

Par ailleurs, la subjectivité est un processus d'identification et de fusion (Basho s'identifie à la fleur pour la ressentir et la faire vivre à travers lui (« la fleur devenue consciente à travers la conscience humaine »)).

Il n'y a plus de différence entre sujet et objet. Mais ici, l'objet est instrumental (fleur), l'objectivité est du coup vécue négativement, le sujet et l'objet fusionnent et sont magnifiés, autant que ce processus, dans l'absolu.

Dans cette identification, ou cette identité du sujet et de l'objet, visible dans la pensée asiatique (ou peut-être celle seulement de Suzuki), on peut alors comprendre pourquoi est défini sectaire « tout groupe humain qui se réunit pour pratiquer ensemble une activité ».

C'est qu'un groupe qui se rassemble sans être rattaché au groupe communautaire plus large, se différencie, se partage du reste, et se distingue culturellement, se dépend de la masse uniforme et homogène de la non différenciation du sujet et de l'objet dans le même espace culturel.

On pourrait comprendre, dès lors, pourquoi le groupe Falun Gong est effectivement une secte en Chine selon ce critère traditionnel d'appartenance. Mais il y a peut-être d'autres critères. Mais, si ce groupe, s'il avait à l'être, le serait aussi en Europe pour des raisons différentes et selon des critères occidentaux.

Ainsi, au détour de ce livre et de la pensée de Suzuki, on comprend que la philosophie asiatique énonce la non différenciation comme principe de base. Au moins d'un point de vue artistique. Notons toutefois que le mot « secte » existe en Chinois : xiéjiào. Ce mot existe dans toutes les langues...

Mais que signifierait ce retour du refoulé fusionnel pour une culture dont, apparemment, ce n'est pas le fondement ?

Que marquerait le retour de la croyance magique, primaire et narcissique vécue dans le groupe, à défaut de pouvoir la vivre socialement, culturellement de manière plus étendue ?

La secte propose une espace de réification magique de la croyance sur fond de souffrance agonistique et par le jeu des identifications recrée une micro-société dont le principe est la négation de l'individu.

Finalement, l'emprunt culturel n'est plus là qu'un prétexte.

En psychopathologie, il n'existe pas de définition de la souffrance psychique et de la croyance stricto-sensu. Et pour cause, la psychopathologie ne parle que de la première et n'est pas directement concernée par la seconde, sauf à parler de croyance infantile ou de spécifier la croyance

comme objet d'étude, ce qui est le cas.

15

La définition de la souffrance qui est donnée ici se veut donc comme une proposition de résumé à partir des travaux issus du colloque junior 1996 (Lyon) dont le thème était « la souffrance psychique, entre conflictualité et transformations ».

La deuxième définition sur la croyance religieuse, infantile¹⁴ part des travaux de Freud.

– La souffrance psychique

« La souffrance est une réminiscence psychopathologique, un mal-être identitaire tout aussi en relation avec le plaisir, qui provoque un conflit avant tout interne, bouleverse les représentations et les repères.

La souffrance psychique naît dès que les frontières externes et internes de l'espace temps intime sont atteintes. L'intimité est la création sous l'effet de la séduction, d'un espace temps relationnel, singulier, protégé, privilégié, « étrangement familier », mutuellement bénéfique au niveau identificatoire et ouvrant sur le mode de l'intersubjectivité ». Chevalerias M.P.¹⁵

L'atteinte de cette intimité interrompt ce lien privilégié, personnalisé, lien bipolaire de contact permanent avec l'autre et soi-même, selon une modalité mutuelle narcissique et objectale :

« Toucher aux frontières de l'intimité, c'est rompre le narcissisme de la relation, c'est interrompre ce retour possible vers un mode de contact primitif avec l'autre, dans lequel la sensorialité et l'affect étaient mutuellement au service de la communication et de la quête identificatoire. C'est interrompre la mise en place d'un lien privilégié personnalisé »¹⁶

La souffrance psychique touche donc à l'investissement perceptif, sensoriel et objectal (l'affectivité, la relation au corps, au monde, la vision du monde, de soi, le langage...) et donc à la problématique identitaire autant dans cet espace du lien intrapsychique que du lien intersubjectif.

La souffrance psychique présente la caractéristique topique, économique et dynamique de permettre un pallier de réorganisation psychique et sociale, momentanée ou durable ou de précipiter dans le non représentable, la non symbolisation.

C'est un travail du conflictuel dans l'actuel, en référence à un archaïque plus ou moins élaboré. Cette définition est générale et non spécifique à un domaine particulier. Elle est fonction des méthodes et techniques d'investigation clinique et thérapeutique.

– La croyance

La croyance prendrait selon Freud son origine au début de l'humanité dans le triple tabou de l'inceste, du cannibalisme et du meurtre que le totem rappelle, et qui, selon lui, fonde une civilisation. Le totémisme serait donc la première forme préhistorique connue de la religion avec son réparateur totémique, le rituel.

Ainsi, le totémisme opère comme un rappel constant de ce lien qui unit « la première forme de

14 Il s'agit d'une proposition de résumé de textes compilés dans le livre de Laveyssière, M.Th.,(1991), *Freud, choix de textes*, Masson, p. 225-231

15 Chevalerias, M.P., op cit, p. 113, mots soulignés par l'autrice de ce mémoire

16 Chevalerias, M.P., op.cit

l'humanité aux règles sociales et obligations morales »¹⁷ et qui permet le jeu de la vie en société (Freud, Totem et tabou)

16

Pour Freud, l'évolution ultérieure du totémisme à travers les religions dans les diverses civilisations fonde la croyance religieuse. Mais, la croyance est avant tout un fait psychique en relation avec les croyances infantiles. Ainsi, trouve-t-il en l'image de Dieu, l'ersatz du « père, seul, unique, omnipotent »

Donc la croyance avec son clivage manichéen (Dieu et Diable) serait constitutive hypothétiquement, non seulement de la société mais aussi de l'individu, un composant psychique susceptible de fondements plus ou moins archaïques (idéalisation et rejet mystique).

La croyance entretient avec la religion un rapport de vérité historique mais pas matérielle, pas présentifiée.

« Nous pensons que la solution proposée par les croyants est vraie, mais vraie historiquement et non matériellement »

Ici, la croyance se détache radicalement de la religion pour être investie d'un contenu plus métapsychologique.

Freud appelle « illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalente » et qui ne tient pas compte « ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel ». L'idée délirante est en contradiction avec la réalité, l'illusion ne l'est pas nécessairement. Elle peut s'en inspirer, l'imiter. C'est bien là que se situent les pathologies moïques.

Quels rapports la croyance entretient alors avec le sectaire, ce précipité globalisant, systématisé et pathologique ?

Serait-ce ce précipité de la réification d'une croyance qui devient matérielle et plus seulement historique ?

Radicalité mortifère où le personnage du Gourou réactualise et mobilise le jeu complet des identifications divines, latérales et centrales, ?.

Personnage totalitaire aux multiples visages, néanmoins affectif qui agit censément pour le bien du disciple et qui offre le paradis ou l'éternité en échange du refus de sa propre castration (objet totalisant), et qui, du coup, est renforcé par le refus de celle du groupe (doubles spéculaires) et de l'adepte en vertu de ces processus d'identification ?.

Ainsi, la croyance primaire est convoquée dans le sectaire « dans a forme la plus extrême », c'est-à-dire « simplifiée par épuration et suspendu par les instances surmoïques »

Elle est le fruit d'un symbolisme arrêté. La problématique du sectaire, fondée sur des croyances régressées. Il n'y a plus de jeu symbolique possible entre le latent et le manifeste, tout doit trouver impérativement sa place définitive, et rester figé : l'adepte, le groupe et le monde

En effet, reprenant l'origine de la croyance dans ses fondements ontogénétiques* et phylogénétiques (croyance infantile et croyance religieuse), le dénominateur commun se situe bien au niveau de la différenciation constitutive du sujet, à partir d'un tout fusionnel (masse informelle), groupe ou couple (homme/femme, puis mère/enfant), indifférencié qui irrémédiablement se sépare historiquement, dans cette dimension linéaire de l'espace temps¹⁸.

Le groupe sectaire naît du refus de cette existence anonyme (différenciée) de la masse et par

17 Freud, Totem et tabou, p. 221, puis respectivement p. 222, 225, 229

18 Freud, *Totem et tabou ; Malaise dans la civilisation ; L'avenir d'une illusion*, Paris PUF

réification, il actualise des croyances magiques primaires en utilisant un autre espace temps : sans forcément être en contradiction avec la réalité, le sectaire la clive, la nie et pousse cette partie idéalisée jusqu'à réification groupale de cet espace temps.

17

Le Gourou est « l'incarnation », l'émanation de tous les principes, la réalisation absolue de l'objectif hallucinatoire : l'être parfait.

« Source de refuge », il est le « Bouddha », la doctrine ou le « Dharma », la communauté de pairs ou le « Sangha ». Il cumule tout, même ce qu'on ne peut concevoir : il est aussi « lama (maître à penser, guide spirituel), yidam (image mystique chamaniste) et protecteur (image mystique démoniaque de sagesse) ».

Il faut donc le prier et « engendrer la dévotion » car lui seul peut aider le disciple.

Là où le partage totémique échoue de fait et sans plus de circonspection, le sectaire prétend y parvenir non sans quelques déboires et désillusions, selon une dimension temporelle qui lui est propre.

« Le prototype de l'imitation, c'est la réalisation hallucinatoire du désir ». ¹⁹

En effet, l'utilisation de cette dimension de l'espace temps semble toute particulière et primordiale chez les sectaires.

La négation de l'échelle du temps aboutit à la création d'une autre notion de l'espace.

La promesse du paradis retrouvé ou de l'indifférenciation fusionnelle ne peut se réaliser, se matérialiser qu'au prix d'une véritable contrainte. Une conviction radicale de l'a-temporalité, qui vient littéralement contrecarrer la désillusion et la souffrance de la perte du paradis, que déclenche la différenciation subjective.

Conviction radicale qui vient auto-illusionner l'adepte sous la forme d'une proposition d'auto-engendrement collectif groupal dans un (ou plusieurs) paradis artificiel doctrinaire structurant de remplacement.

Le pays imaginaire de « Tlôn » chez Borgès, le paradis sur terre (sectes d'obéissance chrétienne).

Dans le Bouddhisme tibétain occidentalisé, on parle des « 10 Bhoumis » qui signifient aussi bien les terres des Bouddhas et Bodhisattvas²⁰ qu'un état de sagesse ou un pouvoir surnaturel. Car, par confusion et réduction symbolique entre signifiés et signifiants, ce terme (Bhoumis) signifie aussi bien la terre du Bouddha que son état de sagesse (synonyme encore de l'état de Bouddha ou « Bouddhité ») et le pouvoir surnaturel qui lui est associé.

Cette conviction radicale est allée jusqu'à matérialiser les terres de Bouddha²¹.

Ces lieux, sortes de paradis sur terre, sont nombreux dans les sectes et représentent des espaces transitoires, des voies de transcendance.

On ne peut pas éviter de mentionner les lieux d'isolement caractéristiques (genre bunker dans certaines sectes) sur-investis de magies et de purifications rituelles destinées à les représenter mentalement comme ces paradis matériels, ces lieux qui sont des préalables aux suicides et meurtres collectifs ou même individuels.

Socialement, les sectes se structurent selon les modalités en vigueur dans le pays d'accueil (pyramides, cercles, réseaux ...) et multiplient de manière différentielle les espaces géographiques pour chaque fonction : gestion financière, lieux communs et vitrines grand public, centres de

19 Chasseguet-Smirgel, op cit, p.

20 Le Bodhisattva est un prétendant à la « Bouddhité », mais ne l'a pas encore atteint, bien qu'il soit dit explicitement que le Bodhisattva peut aussi être un bouddha qui s'incarne en Bodhisattva par compassion....

21 Le Potala est le nom du palais du Dalaï-Lama au Tibet, mais aussi le nom de la terre et du palais de Tchenrézig, du nom d'une divinité, le Bouddha de la compassion. Le Dalaï-lama est dit et reconnu (pour les Bouddhistes, est) la réincarnation de Tchenrézig

'reproduction' des adeptes..

Ainsi, le temps dénié et l'espace transcendantal immanent permettent la réalisation hallucinée de cette promesse du paradis retrouvé (et non plus perdu), cet au-delà de la souffrance, dans un avenir hypothétique rendu réel et présentifié par l'adhésion à la secte.

18

Seuls seront sauvés *ceux qui le sont déjà* par adhésion à une secte, ceux qui deviennent témoins de Jéhovah, raéliens..

Non pas tant en rapport avec une sorte d'exigence pulsionnelle despotique (on sait le « ça » un grand despote...), mais surtout en rapport avec une spécificité de la clinique sectaire (de l'Idéalité) :

« Il s'agit de tenter de faire *l'économie de l'évolution*, ou encore de « contourner l'obstacle » (que représente la secondarisation). Hélène Deutsch dit de son imposteur « qu'il ne voulait pas attendre le déroulement de son processus de croissance.

Dans la définition qu'Annie Reich, E. Jacobson et Gaddini donnent de l'imitation par rapport à l'identification, il y a toujours l'idée que, par *magie*, on peut non pas devenir grand, mais *l'être* immédiatement, en escamotant ainsi la maturation »²²

L'Imposteur est pressé. Il n'a pas la patience d'attendre et veut faire l'économie des processus d'apprentissage et de maturation. Il devient le maître «autodidacte qui saute ainsi par-dessus l'état d'élève »²³. Il veut l'immédiateté. Ce faisant, il s'aveugle....

De là découlent sans doute les notions de forçage, et de « jeu », y compris jouer un rôle.

Dans le Bouddhisme tibétain, le disciple reste « débutant » à vie, pour ne pas menacer le maître-imposteur. Mais d'un débutant hyper-valorisé par rapport aux non Bouddhistes, et qui deviendra maître lui-même par dévotion à son lama (même si c'est dans une autre vie).

« Le meneur « idéologique » est celui qui fait miroiter l' Illusion. Le sujet deviendra alors le disciple d'une image à défaut (ou avant) de devenir mage lui-même ».²⁴

Dès lors, pourrait-on entendre cette simple immédiateté de la pensée comme d'un passage à l'acte idéatif par le simple processus de l'adhésion ?. Passage à l'acte d'un désir dans la réalité, une réification de la croyance magique qui n'est pas représentable autrement ?

Il faut bien comprendre aussi que le processus d'imitation, en tant que processus identificatoire, inclue une donnée d'appropriation pathologique de l'objet, d'incorporation.

Le sectaire imite pour s' identifier. Mais dès lors qu'il a réussi (même dans la répétition d'un processus instable), l'objet n'a plus d'utilité. Il est vidé de son sens, de ses qualités, de son utilité. L'objet fusionné n'existe plus qu'à travers le sujet qui l'a dépossédé de sa raison d'être. C'est alors que l'Imposteur se prend réellement pour l'objet qu'il peut menacer car son existence même lui rappellera constamment la réalité (la différenciation).

L'imitation prend donc place dans un processus de violence et peut prendre, pour ce faire, le masque de la douceur. Un message paradoxal.

Ainsi, il y a des étapes dans l'endoctrinement :

La rencontre inaugurale d'une forte prégnance sous le primat de la séduction produit une mobilisation des processus primaires si massive qu'elle bouscule complètement les représentations du sujet. A cette rencontre inaugurale succède la phase d'accoutumance. En 15 jours environ, le sujet est prêt à changer de vie, à devenir membre de la secte de son gourou, et prêt au

22 Chasseguet-Smirgel, op cit, p. 100

23

24 Chasseguet-Smirgel, op cit, p. 100

conditionnement sectaire. Ce mouvement constitue la première étape de l'endoctrinement. La deuxième étape est de durée variable selon les individus et compose toute la phase d'endoctrinement sectaire, d'allégeance au gourou, d'apprentissage. La troisième étape marque la sortie de la secte ou phase de rupture (principe de réalité fait sens). La quatrième étape est la phase de récupération de ses processus, réadaptation à la vie sociale etc..

19

Devenir bouddhiste, c'est se mettre sur « le chemin de la non souffrance » déterminé par la quatrième des « Quatre Nobles Vérités ». Chemin qui marque le début de l'endoctrinement et qui accorde le statut de « débutant » dans le « Dharma » ou le Bouddhisme. Ce statut de « débutant » ne cesse que lorsque l'adepte atteint l'état de Bouddha ou « Bouddhité » dans plusieurs vies. Le disciple reste soumis à l'assujettissement vis-à-vis de son « lama-racine », son « maître et yidam » à qui il doit une dévotion inconditionnelle comme à un Dieu. Car le lama est réputé avoir atteint l'état de Bouddha et guider son disciple sur ce chemin. La dévotion au lama peut permettre l'accession à la « Bouddhité » en une seule vie.

Toute la trame de la toute puissance magique, de la régression collective, de l'idéalité morbide se révèle ici.

Cette notion de chemin est importante également car elle sous-tend une direction, un sens géographique. Et donc elle marque le lieu, des lieux, le territoire, le mouvement autant que l'immobilisme et par conséquent le temps.

On parle aussi de « sentier » dans certains textes, « l'Octuple sentier » qui comporte « cinq chemins » ou étapes de réalisation de la sagesse.

Le Bouddhisme tibétain est appelé « Vajrayana », qui en sanskrit signifierait « Véhicule de diamant » pour dire qu'il est le plus rapide, voire fulgurant, que le « Grand Véhicule » ou « Mahayana » du Sud de l'Asie. Mais, bien sûr, on commence à le comprendre, le Vajrayana est dit également Mahayana et supérieur au « Hinayana » (Petit Véhicule) de l'Asie du Sud Est...

Il faut quand même savoir que le Vajrayana n'existe qu'au Tibet (et les quelques pays limitrophes), et est rejeté par les autres styles de Bouddhisme de l'Asie comme une déviance.

Du moins avant qu'il ne devienne une mode occidentale...

Il proviendrait d'une fusion entre des coutumes locales de certaines régions du Tibet et des coutumes mongoles aux environs du XVI^e siècle²⁵ ou du haut moyen-âge (les dates diffèrent selon les historiens), est resté minoritaire au sein de nombreuses autres croyances et cultes locaux pendant plusieurs siècles jusqu'à devenir 'religion d'Etat' à une période difficile à déterminer.

En 1907, il ne l'était pas encore si on en croit l'explorateur D'Ollone. Mais représentait tout de même la religion de Lhassa et de quelques régions affiliées à Lhassa²⁶.

Car il en va de l'histoire du Tibet comme de ses croyances, confusion incessante entre mythes et réalité²⁷ qui rend difficile l'exhumation d'une vérité historique.

Mais ce qui a finit par devenir un système féodal et un régime politique théocratique²⁸, radical et totalitaire²⁹, peut-il devenir une référence démocratique ailleurs ?

Comment peut s'opérer ce passage du collectif à l'individuel dans le champ de l'interculturalité avec des régimes politiques si éloignés, sans se pervertir, sans régresser, et sans générer régressions dans le territoire d'accueil (autant que dans le pays d'origine) quand il est dit explicitement qu'il s'agit de conversions religieuses massives³⁰ ?.

25 Edou, Vernadet, (1993), *Les chevaux du vent*, éd l'Asiathèque, p.

26 D'Ollone, H., (1906, rééd 1988), *Les derniers barbares*, éd You Feng, Paris

27 Blondeau, A.M., *Les religions du Tibet*, in *Histoire des religions*, Tome III, éd Folio ; pp. 233-329

28 Khedrup Tashi, op. Cit.

29 Goldstein Melvin, (2010), *Le combat pour un Tibet moderne, autobiographie de Tashi Tsering*, éd Golias
(<http://tibetdoc.eu/spip/spip.php?article27>)

30 « Actualités tibétaines, département d' Information et de Relations Internationales du Dalai-Lama », Printemps 1993, vol IV n° 1 ; revue « Les cahiers de l'Europe » p.17, Automne-Hiver1996, n° 1, ée du Felin, p 198-201

L'histoire des flux migratoires et des civilisations est riche d'échanges.
Echanges qui sont naturels, pourrait-on dire.

20

Mais a-t-on jamais envisagé une conversion idéologique et religieuse massive à une religion construite de toute pièce, organisée et généralisée au monde entier : un pattern idéologique pensé, fabriqué³¹, emprunté d'un polythéisme chamanique asiatique et agrémenté de traditions monothéistes, de concepts scientifiques et pseudo-scientifiques, constitué en un assemblage aussi archaïque, régressé, négationniste de la subjectivité et de l'individu autant que du collectif dont elle provient que de celui qu'elle traverse ?

Est-ce la définition moderne de la secte ou de certaines sectes ?
Que dire si cette doctrine se dotait de pratiques thérapeutiques spécifiques ?

Cette construction mentale qui porte le nom de Bouddhisme tibétain semble, non plus, ne pas avoir de fin, comme d'une construction hémorragique cognitive et d'un précipité idéatif de la pensée magique. Le parallèle avec la symptomatologie psychotique et l'automatisme mental ne fait pas de doute.

Mais bien qu'il soit question des processus pathologiques dans le champ du social, et particulièrement des problématiques moïques érigées dans le collectif, ces questions ne seront pas plus abordées ici.

Ce qu'il est important de relever, c'est qu'une structure sectaire prétend à la réalité de la croyance. Et que cette croyance, basée sur des contenus régressifs et aliénants sur le plan des processus primaires et secondaires est un emprise totale.

Cette croyance basée sur le fonctionnement des pulsions partielles déliées constitue le principe de l'endoctrinement, étape d'une longueur variable qui détermine tout le temps de l'adhésion du sujet à la secte.

Si on essaie de distinguer les croyances ontogénétiques (croyances infantiles) et phylogénétiques (croyances religieuses) des croyances sectaires régressées, on peut constater les éléments suivants :

- Pour les croyants, Dieu existe mais n'est pas matériel : Jésus, Mahomet ont existé, mais plus maintenant.
- Pour le petit enfant, les parents représentent tout mais ils perdent ce statut au fur et à mesure des relations objectales.
- Pour les 'sectaires', le gourou, le chef, est l'être éternel, super-puissant, dans le présent.

Il matérialise la croyance magique fusionnelle de la prime enfance auquel on accorde le statut « d'expérience ». L'adepte fait « l'expérience de la vérité des fondements du Bouddhisme ».

Il y a donc une vérité tangible de la croyance, une vérité « expérientielle » régressive car basée sur un principe totalitaire d'omnipotence qui ne peut être réifié que par une utilisation différentielle de l'espace temps et des espaces géographiques fonctionnels.

Est-il besoin de re-préciser qu'il s'agit ici du Bouddhisme tibétain en France, reconstruit ou modifié, pratiqué par des occidentaux convertis en attente d'idéalisation (en mal d'un ailleurs meilleur), et qui

31 Revue « Le 3^e millénaire, n° 10 (1988) et n° 23 (1993)

plus est, dans un contexte de conversion massive répondant à une volonté idéologique politique de manipulation à grande échelle de la population Française, et dans un contexte d'urgence catastrophiste (la victimisation et disparition du peuple tibétain, le Tibet idéalisé disparu). Il ne s'agit pas du Bouddhisme en Asie à propos duquel on peut supposer que les habitants ont plus de distance intérieure, comme des occidentaux vis-à-vis des croyances catholiques...

21

Dans le Bouddhisme tibétain occidentalisé, le lama est un Bouddha omniscient et omnipotent. Il cumule tous les pouvoirs surnaturels : immortalité (temps), même si son existence « formelle » cesse, il ne meurt pas. Son « principe conscient » est complètement « purifié » car il est « au-delà de la souffrance », appelée encore « dualité relative » ou « sagesse relative » émane d'autres formes, se « réincarne ». Ce sont les disciples qui le voient mourir car ils sont encore dans la « dualité », la souffrance ou « sagesse relative ». Lui, va 'en « parinirvana ».

Tel est un exemple du rapport à la réalité dans le Bouddhisme tibétain occidentalisé (et sans doute au Tibet aussi). Cette vérité qui fonde toute méthode méditative comme « juste » pour atteindre cet objectif, si possible « en une seule vie ».

A cause de la « saisie de l'égo », du « mental », qui « fige les représentations » et cherche à nommer, expliquer, à cause des « émotions non purifiées » l'adepte mettra du temps pour égaler le gourou, qui lui, est dans la « vacuité » autrement appelée « sagesse ou vérité ultime ».

Ses émotions sont pures expressions de sagesse.

On comprend donc qu'il peut avoir des émotions, tout comme l'adepte.

Mais les émotions du gourou sont des sagesse, alors que les émotions de l'adepte sont des impuretés. C'est ce qui explique que le gourou peut tout se permettre.

June Campbell relate dans son livre comment un lama peut se permettre de violer une jeune fille adolescente (de quel âge?) et d'autres femmes... par compassion³² (qui est une sagesse).

Ce n'est pas un cas unique, mais un point doctrinaire. Un moyen de permettre à l'adepte d'accéder à la sagesse. Les méthodes d'accession à la sagesse sont appelées des « moyens habiles » sans ironie.

La méditation, les pratiques rituelles, les offrandes matérielles et immatérielles (les « pensées positives ») au lama, la dévotion inconditionnelle au lama en sont d'autres.

Ces « pensées positives » qui entretiennent l'idéalité et la pensée magique, sont dites produire du « karma positif » qui, peu à peu, finira (dans plusieurs vies) par contrebalancer le « karma négatif », à l'origine des mauvaises actions de l'adepte et source de son « opacité mentale » ou de sa vision duelle dans la « réalité relative ».

Il y a donc une vertu punitive purificatoire de l'endoctrinement sectaire puisque le disciple a commis des mauvaises actions qu'il doit purifier. Et il purifie par sa dévotion au « lama-racine », son gourou.

La « purification des émotions » est aussi appelée « trancher la saisie de l'égo ».

Et c'est là où le contenu de cette doctrine sectaire révèle un contenu bien plus terrible.

Cette action est représentée par une divinité rouge aux dents de vampire qui foule une peau humaine à ses pieds, qui porte un collier de têtes humaines fraîchement coupées et de crânes, et qui tient dans une main un couteau pour trancher les gorges des adeptes et des êtres humains en général, qui sont dans la dualité, et de l'autre un crâne humain renversé pour récolter le sang qu'elle transforme en « nectar de sagesse ».

C'est, dans le Bouddhisme tibétain, personnification et la réification de la pratique rituelle et méditative de la transformation des émotions en sagesse.

Tout le système tantrique, le Bouddhisme tibétain, est composé de ces pratiques et images rituelles. Cette divinité n'est donc pas la seule du panthéon bouddhiste et n'est pas une exception.

32 Campbell, J., (1996), *Traveller in space*, éd Athlone.

C'est la norme.

Régressions archaïques, narcissiques, organisées socialement et psychiquement, qui s'appuie sur des méthodes typiques provoquent mise en dépendance et détournent de la réalité, des relations objectales normales.

22

Il semble ainsi qu'il y ait autant d'étapes dans la fixation sectaire qui sont comme des paliers d'auto-conditionnement et de renforcement.

La croyance sectaire, ou régressée, différenciée de la croyance, implique toute une organisation psychopathologique particulière. Elle offre un néo-self construit à partir de son idéologie, une nouvelle identité sur un mode paradoxal ou délirant.

– **Le langage sectaire**³³

Le langage sectaire est un langage hermétique qui obéit à des codes spécifiques empruntés forcément au socius mais dénaturés.

Cette dénaturación crée un « **fossé linguistique** » aboutissant au **déni linguistique**.

« C'est cet appel au savoir personnel pour accéder au sens que les sectes souhaitent rompre. En coupant le lien qui unit le mot à une idée ou un objet, l'individu rendu étranger à sa propre langue ne peut plus construire le sens de façon pertinente ».

Le savoir personnel s'appuie, selon elle, sur les attitudes et les croyances du sujet ainsi que ses connaissances antérieures qui lui permettent d'attribuer une valeur interprétative aux mots et aux phrases.

Elle note aussi le « besoin ou le souhait de combler un manque, qu'il soit d'ordre affectif, spirituel, matériel ou intellectuel » qui pousse vers une secte.

Sclesser-Gamelin observe que dans le langage sectaire l'utilisation « au carrefour » de deux processus linguistiques autrement courants.

Ainsi, ce qui rendrait au langage sa potentialité sectaire est l'utilisation simultanée de ces deux processus.

La fonction cryptique de la langue (mobilisation volontaire des locuteurs dans le cadre d'une petite communauté restreinte d'initiés pour rendre opaque le contenu de leurs pensées, de leurs actes du reste de la masse sociale anonyme), et la logocratie (évolution forcée et non pas naturelle d'investissement symbolique de la langue, toujours corrélée à l'avènement de dictats idéologiques).

Cette simultanité des processus provoque la rupture avec le monde extérieur.

Elle cite 3 patterns d'évolution de la langue, empruntés à Martinet A³⁴ et ajoute que les changements linguistiques se « manifestent plus volontiers sur le lexique de la langue dans le cadre d'une évolution forcée, partie la plus flexible du système », p ; 36.

Ces 3 patterns sont :

- Morphologie et lexique (forme et valeur des monèmes)

33 Cette partie s'appuie sur le travail de la linguiste Sclesser-Gamelin, L., (1999), *le langage des sectes*, éd Salvator, Colin. Notamment les chapitres « le langage hermétique » et « l'argumentation ». Ses outils conceptuels mis entre crochets, sont utilisés ici.

34 Martinet, A., (1993), *éléments de linguistique générale*, Colin (non lu)

- Syntaxe (agencement des monèmes dans l'énoncé)
- Phonologie (nature et conditions d'emploi des unités distinctives)

Ne sera étudié ici que la morphologie, une partie de la syntaxe et de la phonologie.

23

- Morphologie et lexique :

1) Nouvelle signification pour des mots existants

Les adeptes emploient des mots du langage courant qu'ils revêtent d'une signification différente. Il y a là constitution d'une « frontière linguistique » à l'intérieur d'une même communauté de langage, une même langue. C'est peu à peu tous les mots du langage courant qui sont investis d'un sens particulier, cryptique. Quelques exemples ont été cités dans le document. Dans les années 80, des réunions avaient lieu pour établir un glossaire de concordance mot-à-mot de toute la langue Française avec les dogmes du Bouddhisme tibétain. Il s'agit d'une utilisation schizoïde de la langue, d'une confusion entre signifiants et signifiés opérée par glissement sémantique cryptique.

2) Nouveaux mots pour signification existante

Quelques cas de figure : - les néologismes : (« ainséité », « télléité »). « Auspiceux » = tentative échouée auprès de l'Académie Française pour faire reconnaître ce mot dans les années 70 à la place de « sous de bons auspices ».

- les mots obscurs ou termes magiques nécessitant un décodage : ici, ils relèvent du sanskrit ou du tibétain honorifique, mais ont tous trait à des notions magiques, surnaturelles ou déréelles Bouddha, Loungs, Dakini etc..

- Noms propres et titres honorifiques : chacun porte un nom de « refuge », des noms tantriques d'initiation,, un nom tibétain de lama quand ils le deviennent après une retraite de 3 ans, un nom tibétain de « moine » ou nonne » qui remplace l'état civil quand ils prennent des vœux de chasteté

3) Mantras et formules sacrées, langage honorifique/langage non honorifique ou impur

Dans le lamaïsme, toute pratique rituelle est, en fait, la pratique d'appel d'une divinité. Chaque pratique comprend donc une suite de mantras qui sont considérés comme la parole pure de la divinité : des mots purs qu'elle emploie à travers la bouche du récitant et qui purifient l'environnement, les pensées etc.. par leur récitation

Le langage honorifique est donc le langage des rituels et, par extension fusionnelle, celle des lamas puisqu'ils sont dits des divinités.

Le langage non honorifique est la langue tibétaine courante, celle de la population.

Les Tibétains ne connaissent pas le langage honorifique, langage des textes religieux.

Beaucoup étaient analphabètes, appauvris, nomades. Et encore maintenant.

Le peuple tibétain n'était que des serfs pour les lamas.

C'est pour cette raison qu'ils ne pouvaient pas pratiquer les rituels eux-mêmes (possible dans le Bouddhisme asiatique, chacun fait son rituel, le même codifié pour tous), ni même y participer.

Ils ne pouvaient qu'y assister et admirer des Bouddhas faire le rituel.

Dès lors, leur seul espoir d'obtenir une meilleure condition étant la seule restante : l'adoration agonistique au lama-divinité : prier le lama pour qu'il donne une meilleure vie dans la prochaine..

Les occidentaux, évidemment, ont très vite « pratiqué » ces rituels dans le texte, ce qui a pu, peut-

être, déstabiliser les lamas dans un premier temps, habitués à la docilité, l'absence d'éducation et de repères des tibétains, y compris des moines et nonnes.

Mais là est une vraie différence qui n'est mentionnée par personne, avec le Christianisme et les monothéismes de manière générale : dans les monothéismes, il y a nécessité d'un intercesseur.

Dans le Bouddhisme tibétain, l'intercesseur, le maître du culte, la divinité, c'est le sujet qui pratique. Chaque sujet.

24

Finalement, il est loisible de comprendre pourquoi cette doctrine qui aurait pu rester dans le courant de l'ethnologie (ou ethnologie comparée) s'est soudain trouvée bonifiée et précipitée sur l'autel du Moi, avec force paillettes et strasses, et du Moi collectif : c'est une doctrine qui vante la mégalomanie, la déraison hégémonique, la dérélition.

4) Co-occurrences :

Des mots reviennent souvent et finissent par acquérir un sens en soi.

Réalisation ultime/relative, ou vie ou vérité ou sagesse qui sont considérés synonymes et qui sont soit ultime/relative. Particules de matière, travail quotidien, émotions perturbatrices, paroles pures, paroles impures, actes purs/impurs, pensées pures/impures, vision pure/impure, champ de conscience, rencontrer le Dharma, bouddhas primordiaux etc..

Cette analyse de contenu linguistique non exhaustive fonde d'un autre point de vue si nécessaire l'étude du lamaisme tibétain. Les co-occurrences font ressortir une linguistique basée sur une conceptuelle bipolaire : ultime/relatif ; pur/impur ; l'ultime étant pur et le relatif impur.

'Nous vivons dans l'impur, les Bouddhas vivent dans le pur'.

'Les émotions sont impures et humaines'.

Les Bouddhas ont de la sagesse, pas des émotions.

Cette analyse de contenu dévoile les phases du prosélytisme et de l'endoctrinement ainsi que ses ressorts indispensables dans le langage et la fonction langagière.

– Argumentaire rhétorique :

1) Raisonnement argumentaire

'Il ne s'agit pas d'une construction commune d'un raisonnement mais un point de vue qui tente de s'imposer en douceur et sinon avec violence et plus systématiquement si le sujet est coriace ».

- noyer le sujet de parole pour noyer le point faible de son propre raisonnement, introduire dans la discussion des détails extérieurs au sujet
- ne pas avoir peur de conclure, avant même que démonstration soit faite
- prendre les propositions comme déjà accordées plutôt que demander l'accord
- argumenter sur une autre question plus ou moins voisine en ayant pris soin au départ de ne

- pas préciser le sujet avec trop de netteté.
- Renforcement dans le sens de l'objectif de persuasion
- obtenir le contrôle de l'échange : proposer en affirmant, se positionner comme ayant droit de vérité sur celui qui écoute

25

2) Organisation structurale

- déduction : syllogismes : enchaînement péremptoire des affirmations
- induction : cas particulier → au cas général :

croyance → mental → vérité relative → foi → souffrance = religion

expérience → principe conscient noyau de l'être → vérité ultime → vérité → voir → vision (pénétrante ou directe) = science

monde réel → monde chaotique

karma = vies antérieures → tibétain(e) dans une précédente vie

- analogie : comparaison de 2 domaines, sélection de certaines propriétés ressemblantes, utilisation d'exemples permettant le passage entre les 2 domaines, omission des différences

Bouddhisme = Christianisme (Jésus, Dieu)

Bouddhisme = sciences (Einstein)

Bouddhisme = spiritualités, New Age, Kabbale

Bouddhisme = médecine, remède (médecin)

- élimination : toutes possibilités sont envisagées puis éliminées pour ne garder que la seule hypothèse acceptable.

Continuation de l'analogie : reste seul le Bouddhisme comme affirmation de la vérité, de la réalité...

L'exemple le plus frappant cité en entretien (si handicap physique ou mental, pas de possibilité de « pratiquer le Bouddhisme » car c'est un « obstacle karmique »).

Il existe des « obstacles » dans la pratique du Bouddhisme.

3) Phonologie : « longueur et complexité des phrases »

Utilisation de phrases longues comme des paragraphes et dont la structure est complexe.

Sclesser-Gamelin mentionne l'utilisation de cette caractéristique pour détourner de l'essentiel, cacher des mots ou des idées.

La longueur des phrases et donc la quantité des paragraphes ne peut être dissocié de la volonté de mobilisation de l'espace de parole.

DEVELOPPEMENT DES HYPOTHESES

Le gourou ne peut être objet totalisant que lorsqu'il englobe toutes les représentations et les réintroduit dans la dynamique sectaire.

La secte, de ce fait, pourvoit à toutes les attentes, tous les besoins. Elle en génère d'autres, si besoin (princeps...).

Cette fonction de complétude narcissique renvoie à une relation identificatoire globalisante (lama = père fondateur et mère nourricière, groupe comme étayage maternel).

Il y a là effectivement bouclage des échanges relationnels dans ce double lien addictif.

C'est la relation d'emprise totale.

Quant aux identifications latérales, le langage sectaire sert de gommage de l'altérité.

C'est le principe d'homomorphisme.

26

Il y a une triple identification : identifications divines par les méditations entre les pratiquants et les divinités, mais aussi par les méditations Shiné-Lhaktong-Mahamoudra sur « l'impermanence des choses », qui développe la fusion sujet/objet, c'est-à-dire l'identification, identitaire, animé-inanimé. Toutes ces méditations visent à « réaliser la non distinction de soi et de l'objet, ou soi/non soi », « Soi/Objet », et la « non existence de soi dans la vision relative », autant dire la déni de sa propre existence (en relation avec « l'impermanence des choses »).

Mais le jeu des identifications n'est qu'un aspect de la totalisation de l'objet au sens psychanalytique. (et donc du sujet puisqu'il y a une même indifférenciation soi/non soi).

Et il y aurait là finalement comme la marque de l'échec à l'homomorphisme.

Avec, en réponse à cet échec, une tentative frénétique, compulsive à l'addiction sectaire, au conditionnement idéatif à travers les rituels, et tout le système du lamaïsme.

Mais également une complusion à la démesure de constructions immobilières associées à l'art religieux Bouddhiste, liée à l'imitation d'un lama-Bouddha passé, qui n'a, en fait, jamais existé, Milarépa, mais qui était un bâtisseur, dit-on.

Précisons aussi que l'art religieux tibétain est un art sacré canonique, mais uniquement reproductif de toujours les mêmes images liturgiques dans les mêmes positions, les mêmes couleurs utilisées aux mêmes endroits. La créativité n'a pas de place. Aucune variante n'est tolérée. Ainsi, même l'art religieux est figé, stéréotypé.³⁵

Il est ainsi curieux de remarquer que la doctrine lamaïste amplifie chaque élément du sectarisme. Le lamaïsme comprend 4 types d'activité correspondant à 4 couleurs : pacifique, agressive ou courroucée, expansionniste (développement, accroissement, accumulation de la sagesse, des richesses, de la représentativité et donc du nombre d'adeptes etc...car pour eux, tout va de pair).

Il est, en effet, de remarquer la soif de gigantisme, d'excès et d'absolu, sans fin, du processus créatif stéréotypé, qui vise à parfaire le message de complétude narcissique retrouvée ensemble, dans le collectif, et que l'on voit dans le Bouddhisme tibétain occidentalisé, mais qui est ici renforcée par la doctrine stricto-sensu, « l'activité de sagesse de type expansionniste », de couleur jaune et correspond à une émotion « non purifiée », tout comme l'attachement aux choses agréables ou désagréables.

C'est ni plus ni moins que l'activité libidinale dans son entièreté qui est visée là.

Et donc, la pulsion épistémophilique aussi.

Une fois « purifiée » par les rituels (méditations et rituels de divinités), l'activité libidinale devient donc « activité de sagesse », quelle qu'elle soit, avec cette restriction pour les adeptes en apprentissage illimité par rapport aux lamas.

La complétude narcissique pourrait-elle trouver là une acception comme un précipité compulsif, une formation réactionnelle instable ?

Les rituels, dès lors, serviraient de moyens pour maintenir une cohérence interne hallucinatoire (ici,

35 Chasseguet-Smirgel, op cit, p. 103

mysticisme et délire mystique) à cette formation réactionnelle instable.

«Il s'agit plutôt, sauf dans la perversion, de « désorganisations » en équilibre instable »³⁶

Une forme compulsive de mises en acte permanente pour maintenir le symptôme et le réaménagement dans cette symptomatologie (autant dans l'idéatif que dans le matériel), et qui peut être jubilatoire tant que ça marche : la souffrance peut revêtir des formes multiples dans l'inconscient.

27

D'où la notion trompeuse de « paix intérieure », d'apaisement, de sérénité, de bien-être etc...véritable miroir aux alouettes, largement exploitée dans les méditations tibétaines, rituels et les conférences aux néophytes.

Mais quand il est question de plénitude, de fusion lama-yidam, ou adepte-lama, ou adepte-yidam, là, il est question d'autre chose.

Et quand il est demandé de « croire » en le lama comme en un Bouddha, une divinité, ou un Dieu, en le principe de réincarnation, et de croire en ses délires, de lui vouer une dévotion inconditionnelle dont on ne comprend pas ce qu'elle signifie (mais les biographies nous renseignent), c'est une étape de plus.

Que des personnes finissent par croire au principe de réincarnation, et après, à des étapes de conditionnement ultérieures, finissent par croire qu'elles étaient tibétaines dans une ancienne vie, à avoir des hallucinations auditives, kinésiques ou autres (en vertu du principe du « karma » et des « samayas liens lamas-disciples au-delà de toutes les vies, qui dit que d'assister ne serait-ce qu'à une seule conférence, c'est revenir vers le Bouddhisme, plutôt que d'y venir), n'est pas surprenant. C'est la trame d'un bon endoctrinement par paliers qui crée de plus en plus d'émules, et qui provoque décompensations et réaménagements sectaires ou mystiques.

Le sectaire, finalement, n'étant que le pendant socialisé, organisé en structures collectives de cette composante psychique, le délire mystique.

Les problématiques moïques, les avatars de l'Idéalité concernent bien le psychique et le psychopathologique dans le champ du social, du sociétal, de l'organisationnel.

Dans le mystique, il ne s'agit que de délire mystique, de fusionnel psychique : il ne peut y avoir de secte à une seule personne.

Le prosélytisme en est donc bien le pendant idéatif, mais obéit aux mêmes ressorts, et autant une composante addictive.

Le Gourou a besoin d'un public pour exister.

« Nous avons remarqué que le fabricant du « faux » avait un besoin coercitif non seulement de créer, mais d'imposer sa création, c'est-à-dire de la faire reconnaître par le public »³⁷

Le Gourou, comme objet totalisant et totalitaire, ne peut prendre sens que dans la réalité, être réifié par le jeu des identifications où chacun se perçoit dans l'omnipotence à l'identification divine : identifications divines-centrale-s (lama-s), et latérales.

Ces identifications centrales et latérales des sujets qui viennent renforcer cette omnipotence divine, mais la leur également à travers le maître.

Ainsi, la puissance de cette rencontre inaugurale qui « une fois » a suffit pour tout déterminer s'explique par l'importance et la place que revêt cette dyade fusionnelle fondatrice (Gourou-adepte)

36 Chasseguet-Smirgel, op cit, p. 6

37 Id., p. 126

et du statut qu'elle occupe dans le fonctionnement sectaire autant de ce qu'elle génère : le sujet veut refaire le monde, aider tous ceux qui n'ont pas compris la réalité de ses (ces) croyances, et qui souffrent à cause de cela, qui se réincarnent sans cesse dans « l'océan de souffrance ». Il s'agit alors de les aider à refaire le monde..à y croire, pour continuer à y croire.

Finalement, le sectarisme a inventé le remède miracle idéatif. Et d'ailleurs, dans ce processus de réification, elles finissent toujours par proposer un remède miracle concret, matériel, en vertu des mêmes principes (un médicament ou une méthode).

28

Rien ne suffit jamais, rien ne peut et ne viendra combler le manque, le vide, laissé par la castration, la nostalgie de la complétude narcissique.

Le processus créateur est mis à l'exigence du maintien de la désorganisation pulsionnelle, sous le primat de l'idéalisation, et non pas de la sublimation.

Et même s'il y a un point commun avec l'art brut, la fonction ici s'en sépare radicalement.

« Ceci m'amène à penser que, là encore, le processus de création est uniquement guidé par l'Idéal du Moi, les sublimations ne suivant pas, en raison des failles d'identification, si bien que nous nous trouvons devant le paradoxe suivant : plus les sujets ressentent douloureusement l'écart entre leur Moi et leur Idéal, ou en craignent le dévoilement, et plus ils seront tentés d'utiliser la création pour combler ce qu'ils vivent comme une profonde blessure ».³⁸

Telle est la contrepartie proposée en échange de la soumission du sujet : toute puissance magique, réalisation des fantasmes et hallucinations, puissances d'idéalité, omnipotence morbide et mortifère pouvant conduire à la mort, mais qui devient effectivement une réalité sociale de pouvoir lorsque les sectes deviennent de plus en plus puissantes et leurs adeptes aux postes clés de la société : dans la scientologie comme dans le Bouddhisme tibétain, il en est de la réussite sociale comme d' une bonne pratique spirituelle (« l'accumulation de mérite » induit « l'accumulation de sagesse »).

La « transformation » du sujet ne peut donc pas s'effectuer sans la « transformation » du monde, toujours dans cette course ou marche (fuite du symptôme, labilité) en avant. Pensons ici à la « méditation en marchant » ou « en action » qui fût une adaptation occidentale du Bouddhisme tibétain précédant la « méditation de plein conscience ». Totalitaire, elle ne peut pas se limiter à l'organisation pathologique individuelle.

Car en rejet profond du monde, par déni d'affiliation, (déni des sexes et déni des générations), la pathologie sectaire propose une reformulation de celui-ci et se clive, ce faisant, de la réalité, dans un délire collectif d'auto-engendrement. Chasseguet-Smirgel parle de « compulsion à idéaliser ».

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle sans doute, toujours dans un mouvement grossissant ou mobile (motilité conceptuelle et organisationnelle) qu' une secte finira à terme par chercher une issue dans le politique (qui fonde le moyen le plus pratique et pragmatique d'organisation humaine pour la prise de décision du collectif : constitution de parti politique si le nombre de membres est suffisamment important ou simplement vagues idées politiques qui finissent par s' intégrer au délire collectif, si le nombre d'adeptes est moindre (en ce sens la stigmatisation du PC Chinois interrogé, pour des Bouddhistes occidentaux, qui vivent ici, Français convertis, qui n'ont que peu ou pas de rapport avec la Chine ou avec le PC en Chine....Il s'agit là d'une évolution qui ne figurait pas dans les discours du lamaïsme des années 90-2000.

« On pourrait ainsi opérer une distinction essentielle entre les groupes idéologiques et les autres, ces

38 Id., p. 97, souligné par l'auteur

derniers conservant à un degré plus ou moins grand la dimension oedipienne de la psyché, tandis que les premiers tendent au narcissisme primaire et donc à l'effacement des acquisitions de l'évolution »³⁹.

Et la Psychologie de groupe rejoint la Psychologie clinique par l'autre bout :

« Je pense que ce refus de maturation ne concerne pas seulement le processus de groupe, mais traduit le désir d'escamoter l'évolution personnelle grâce à la magie du leader-sorcier »⁴⁰.

28

Il y est question de maturation et de renouvellement des générations.

Bien entendu, le renouvellement des générations peut être simulé, imité, construit ou fabriqué...

« L'oeuvre accomplie par les sujets...sera essentiellement une imitation, une copie.

Cette imitation est liée à la nature même des identifications archaïques qui sont impliquées et à l'absence d'identification évoluée, oedipiennes et postooedipiennes [...] l'imitation est dans le domaine de l'accomplissement magique[...] et liée à des fantasmes inconscients de toute-puissance»⁴¹

Mais, comment pouvons-nous être, à des degrés divers, intéressés par ce processus d'imitation ? Le « faux » exerce sur nous tous, à des degrés divers, une réelle fascination »⁴²

« L'imposteur joue sur l'appétit d'illusions du public[...]

l'admirateur du « faux » est ainsi confrontée à la possibilité d'acquérir d'emblée le phallus, en dehors de la dimension conflictuelle et ceci pour toujours, dans un univers d'où la castration est exclue ».

Ce clivage de réalité aboutit à une dissociation mystique (entre corps et esprit, matériel et immatériel) car sinon il n'y aurait pas exacerbation du dégoût (travail sur la souffrance).

Ce déni d'affiliation, encouragé par le déni linguistique ne peut que procurer souffrance autodestructrice, valorisée aussi comme processus de transformation.

L'analyse du processus d'endoctrinement est un processus de simultanéité entre l'omnipotence de la dyade Gourou-sujet, et la déréliction sur la problématique de la souffrance.

Il pourrait s'agir là d'une des conditions nécessaires à la mise en dépendance du sujet dans le processus de conditionnement ou d'embrigadement.

La rencontre inaugurale (peut-être élucidée par cette notion de « primum movens »⁴³) est une rencontre de déréliction.

Le Gourou propose un type de réaménagement :

Il y a un processus simultané de régression dans la réification de la croyance infantile et de la croyance religieuse (Dieu ou Bouddha ou un extra-terrestre -peu importe- existe et c'est (le) Moi ; et il faut être plusieurs pour le croire, pour que ça soit vrai, pour que ça marche. Et comme ça, ça marche).

C'est un processus d'exacerbation de la souffrance et d'une forte problématique autour du narcissisme primaire, de la morbidité du jouissif trouvé là comme substitutive.

On pense au texte D' André Green sur « le Narcissisme de vie et le Narcissisme de mort ».

39 Chasseguet-Smirgel, p. 83

40 Idem, Chasseguet-Smirgel se référant aux théories de Bion

41 id., p. 95, 99, 100

42 id., p. 116 et 117

43 id., p.13

La constitution d'une secte obéit donc à une organisation qui va
- des lieux les plus ouverts, et finalement, les plus séducteurs, où un nombre incalculable d'individus à la configuration libidinale variée, peuvent être 'agrippés' selon leur problématique du moment (et chercher ensuite à justifier la secte sur le plan social mais aussi intrapsychique)
- aux lieux les plus fermés, où encore la secte peut attirer des individus variés, mais où ne resteront que ceux qui seront dominés par une structure psychopathologique mystique de l'instable (au sens psychologique de désintrinsication pulsionnelle, de fusion identitaire moïque et des problématiques moïques sus-mentionnées).

29

CONCLUSION et réflexions personnelles

Le sujet de cette recherche portait sur la notion de conditionnement volontaire, d'auto-conditionnement ou d'embrigadement typique qui participe de l'accord de l'adepte activement.

Mais, l'Homme est-il conditionnable en vertu de sa part instinctive (animale) ou de sa part civilisée (humaine) ?.

On sait bien maintenant, qu'il existe des méthodes éducatives et des techniques d'apprentissage basées sur le comportementalisme. Il existe aussi des techniques thérapeutiques qui ont fait leur preuve (éloignées de tout délire confusionnel genre méditation de pleine conscience ou en marchant ou autre nom à venir peut-être...).

C'est que l'endoctrinement, en tant que conditionnement, nécessite la participation active du sujet pour aboutir à une transformation.

Ici, cette transformation engage une exacerbation de certains processus psychiques.

A tel point si on se souvient, que ce mot même de transformation a fait l'objet d'un traitement linguistique sectaire du Bouddhisme tibétain.

Cette recherche a tenté de décrire quelques éléments de cette participation active et consentie qui sonne toujours un peu étrangement quand il s'agit de sectarisme car elle suppose que les sujets ne sont pas passifs, ni victimes pour ce qu'il peut y avoir de très morbide.

Or, l'endoctrinement sectaire, même s'il requiert la participation active du sujet, reste subi.

Il s'agit de manipulation, d'utilisations de fonctions et codes cryptiques destinés à brouiller les pistes, d'apprentissage progressif où la réalité de cette idéologie sectaire n'est révélée que petit à petit, et dont la logique complète n'est révélée en dernière instance qu'à très peu d'adeptes, ceux qui vont en retraite fermée de trois ans, voire en retraite fermée à vie 'consentie' (ce type d'enfermement définitif des adeptes du bouddhisme tibétain occidentalisé existe en France depuis les années 80).

L'endoctrinement requiert le secret de son action, dans des lieux éloignés, isolés, fermés et requiert aussi l'adhésion du sujet.

A terme, il s'agit de la dissimulation de l'endoctrinement par l'adepte lui-même, au reste des Bouddhistes convertis de la diaspora, des pairs, qui, eux, n'iront pas en retraite, mais qui se basent en toute confiance et admiration, sur les propos de ces adeptes devenus lamas à leur tour, et qui leur vantent les bienfaits d'une retraite fermée comme le moyen rapide de devenir un « Bouddha », qui vantent donc la réalité expérientielle des propos dogmatiques et croyances tibétaines.

Telle est la compensation hallucinatoire dans le collectif, le bénéfice secondaire de l'adepte : l'admiration, l'adoration des pairs pour être allé jusqu'en retraite fermée, un statut de 'parvenu', de 'demi-dieux', celui aussi de guide spirituel, qui, à son tour, va guider ses pairs néophytes sur le

chemin de la réalisation personnelle de sagesse.

Un mot consacre cette formation réactionnelle, il diffère selon les structures occidentales : ces adeptes deviennent soit des « lamas » eux-mêmes, soit des « Guen »...

D'autres mots ont été utilisés à des étapes antérieures de cette doctrine.

De même, le lama change de nom, d'identité. Il ne garde pas son nom d'état civil. Les adeptes également.

Le choix du Bouddhisme tibétain répond à certains critères : la notion de souffrance y est centrale et toute l'activité de l'adepte à travers ses actes, ses pensées et ses paroles est de la diminuer, la transcender pour, est-il dit, se rapprocher de l'état de « sagesse absolue » dite encore « ultime ».

30

Cet état de sagesse est appelé un état de non souffrance qui est au-delà du temps et de l'espace, au-delà de la matérialité, de la vie et de la mort dans l'indifférenciation des individus entre eux.

Nous avons vu que les rituels et méditations sont des méthodes pour y parvenir.

Le rôle du lama y est essentiel, le seul qui rende possible l'accession à la sagesse.

Il faut le vénérer, lui témoigner une totale confiance, une adoration sans limite et obéir au moindre de ses ordres et consignes ; témoigner aussi sur une toujours plus vaste audience.

Le conditionnement s'organise en réalité autour de l'exacerbation des processus d'idéalité : régression à un stade infantile, croyance du pouvoir purificateur de la souffrance

De nombreuses sectes occidentales s'inspirent de la doctrine du Bouddhisme tibétain.

Les quelques éléments descriptifs du processus du conditionnement sectaire s'organisent autour de l'exacerbation des processus d'idéalité : régression à un stade infantile de croyances où l'omnipotence tient une place majeure, croyance de la souffrance développée dans la doctrine Bouddhiste en substitution de la souffrance subjective, croyance en le pouvoir purificateur de la souffrance.

La clinique sectaire donne ici une illustration de la rupture des liens primaires et secondaires, mais tout en conservant une liaison, un lien dans le social, suivant les problématiques et pathologies moïques.

Il apparaît que le sectaire s'organise autour de la simultanéité des processus qui ne respectent pas l'évolution naturelle des sociétés, des individus, des différents domaines d'activité.

Il y a en effet, provocation, forçage qui causent brutalité et affaissement dans un premier instant, puis lenteur du processus d'apprentissage, d'endoctrinement par la suite.

Senninger et Fontaa, ont relaté un cas de meurtre en rapport avec les croyances du Bouddhisme tibétain⁴⁴.

Par ailleurs, la clinique sectaire, du fait de l'absence de typologie particulière, touche à tous les domaines de la clinique et de la psychopathologie, du fait de la désintronisation pulsionnelle et du retournement libidinal sous le primat des pulsions partielles : il y aurait une recherche approfondie à mener non seulement au niveau des pulsions mort-vie, mais aussi de celles d'amour et de faim (fin). Dans le Bouddhisme tibétain, on appelle « rotchig : le goût unique des choses à un état déjà avancé de sagesse, ou de réalisation du « Mahamoudra ».

L'insipidité, pourrait-on dire, est en effet un stade de réalisation de la sagesse, un stade de yoga.

Bidaud mentionne le lien passionnel, conflictuel entre anorexie mentale et anorexie mystique, établissant un lien lui aussi, entre les addictions, le mysticisme et l'anorexie/boulimie⁴⁵

44 Senninger et Fontaa, (1996), *Psychopathologie des malades dangereux*, Dunod

45 Bidaud E., (1997), *Anorexie mentale, ascèse, mystique, une approche psychanalytique*, p. 168, Denoël

Effectivement, l'anorexie/boulimie semble être une dimension importante de la clinique sectaire : boulimie de l'excès jusqu'au dégoût (peut-être un des réaménagements instables), mais aussi politique du renoncement (un autre réaménagement possible) oral, anal, génital (chasteté ou obligations sexuelles morales) par un système de vœux, auquel les lamas tibétains dérogent facilement d'ailleurs, constituant ainsi une des nombreuses impostures du système qu'ils prônent... Finalement, l'anorexie...c'est bon pour les autres. Les lamas, eux, sont dans la boulimie, la profusion, l'excès, le luxe dont ils n'arrivent pas à se dégoûter... « Même nos chiens sont sponsorisés... », disait un lama tibétain⁴⁶

31

Enfin, la clinique sectaire présente encore beaucoup d'autres aspects du conditionnement d'un point de vue topique et dynamique non étudiés ici.

Ainsi, le sectaire correspond bien à une forme d'organisation pré-psychotique, voire psychotique, peut-être plus du registre psychopathique, dans la nosographie* des addictions idéatives, des plus simples aux plus complexes, mais qui toutes, finalement, ont quelque chose à voir avec la dépendance.

Ici, cette forme addictive autour de la souffrance et de la croyance semblerait s'orienter vers une organisation du type « souffrir pour purifier » qui s'étend à « souffrir pour se purifier », mais aussi « souffrir pour purifier l'autre, le monde », allant jusqu'à « faire souffrir pour se purifier et faire purifier », en vertu de tous les jeux identificatoires fusionnels croisés latéraux (adeptes-adeptes) et central (lama-adepte).

Cette économie libidinale s'appuie sur les nombreux documents du bouddhisme tibétain en rapport avec la spiritualité de la souffrance, notamment ici « les 4 Nobles Vérités », mais bien d'autres qui fondent toute la trame du Bouddhisme tibétain lamaïste dont les textes d'apprentissage, de conférences, les textes doctrinaires, les témoignages; sur l'assimilation des émotions à des démons en chamanisme tibétain (système de soin par purification des émotions en « médecine tibétaine »), sur la notion de karma (positif, négatif, notion de karma individuel, collectif, caractère d'immutabilité et d'éternité, d'immortalité, de déterminisme du karma), sur les textes d'assujettissement par la dévotion du disciple au lama (biographies des « grands maîtres » Tilopa, Marpa, Milarépa qui n'ont jamais existé), et qui servent de références à l'endoctrinement. Les lamas qui se font appeler des « tulkous », s'attribuent la superpuissance de ces lamas imaginaires, plus une superpuissance de Yidam (énergie fusionnelle toute-puissante personnifiée), de Bouddhas, ou Dieux et divinités vivantes.

En ce sens, ces textes deviennent des textes esclavagistes et d'exploitation humaine doctrinaires dans le politique.

Pour aller plus dans la réflexion

Concernant l'évolution dogmatique de cette doctrine dans le monde, le personnage du DL apparaît important mais pas indispensable.

En effet, d'autres lamas pourront à profusion prendre le relais après lui.

Sauf si une limite législative, judiciaire et pénale est fixée.

46 Edou & Vernadet, op cit, p.

Une sorte de retour à la loi législative, en lieu et place et à défaut de la loi interne.

Dès le début des conflits sino-tibétains, le DL a bénéficié de l'appui des Etats-Unis, y compris de la CIA⁴⁷ en conflit pour son projet expansionniste avec la Chine pour des raisons politiques et maintenant économiques.

Comme il a été dit en introduction, le leader de la secte Moon avait bénéficié d'une rente américaine tout le temps nécessaire pour la secte de se faire connaître, d'obtenir notoriété publique et de fonctionner selon ses propres moyens financiers.

Comme la secte Moon, le DL a bénéficié d'une rente américaine qui a pris fin récemment.

32

L'histoire de la mondialisation du Bouddhisme tibétain prend certainement appui dans l'attribution du prix Nobel de la paix.

Aujourd'hui, le nombre d'adeptes du Bouddhisme tibétain ne se compte plus (effectivement d'ailleurs aussi), il est toujours en expansion.

Il dépasse largement le nombre de tibétains au Tibet, au point de se demander ce que cela signifie.

Le DL est devenu expert en lobbying, un personnage opaque. Il a su profiter des instances internationales démocratiques et de la pub faite autour du prix Nobel de la paix pour pérenniser son système.

Et pour garder son « état de Bouddha », son statut de dieu vivant, pour rester un monarque de droit divin pourrait-on dire, le maître d'une Eglise passéiste, et d'un système politique féodal aberrant, il a été capable de toutes les alliances, prêt à toutes les concessions.

C'est ainsi que dès les années 90, il a travaillé au rapprochement de sa spiritualité avec le Holotropisme, la Franc-maçonnerie Française, les milieux politiques, et la Chrétienté, plus particulièrement le Catholicisme⁴⁸.

Le Holotropisme, qui déjà se veut une théorie scientifique, n'a eu de cesse que de doter le Bouddhisme tibétain d'un contenu scientifique à ses croyances.

C'est ainsi que l'on a pu voir des démonstrations pseudo-scientifiques de la vie après la mort, ou de la renaissance, des bienfaits scientifiques de la méditation, d'expériences mystiques dans le coma etc...Des associations se sont créées et ont illusionné les pouvoirs publics.

Ces associations qui oeuvrent dans l'accompagnement en fin de vie, en cancérologie (soulagement de la douleur), qui crédibilisent les expériences dites « imminentes » après la mort ou le coma, qui participent au code éthique de la santé et de sa législation, etc..., sont maintenant entrés dans le domaine de la santé, dans les milieux universitaires, et dans l'Hôpital.

Mais le DL ne s'est pas arrêté là.

Il a encore concouru à la construction d'un Bouddhisme tibétain occidentalisé en participant aux rapprochements doctrinaux avec l'Oeucuménisme (pendant Jean-Paul II), un courant séparatiste présent au Vatican et dont le dogme très particulier est le « dialogue inter-religieux » consiste à établir des points théologiques communs entre toutes les religions pour n'aboutir, à la finale, qu'à une seule religion mondiale dont le Pape serait le Chef spirituel. Sauf que le DL lui dispute ce droit... forcément. C'est ainsi que l'on entend que le Bouddha (entre autres le DL) est supérieur au Dieu monothéiste, mais donc à plus forte raison, supérieur au Pape également.

Ensuite, le DL a participé à un cycle de conférences pour établir une assimilation entre le Judaïsme et le Bouddhisme tibétain⁴⁹, il a trouvé de nouvelles alliances aux Etats-Unis dans le monde universitaire évangéliste, qui semble se propager, ainsi qu'en Israël.

47 Edou & Vernadet, op. Cit., ; Conboy, K., (2002), *The CIA' secret war in Tibet*, University Press of Kansas

48 Revues : Dharma, Morts, Renaissance et immortalité, (1988), n°1, Convergence Christianisme et Bouddhisme (1993) n° spécial 18 ; le 3è millénaire, été 1988, n° 10 , n° 23; Tendrels

49 Kamenetz, R., (1994), *Le Juif dans le lotus, rencontres entre le Dalai-lama et des rabbins*, éd Gaper San Francisco, éd Français Calmann-Lévy (1997)

C'est qu'il semble plus proche du courant créationniste que des courants de pensée libertaires évolutionnistes...et pourtant, c'est bien en France que le lamaïsme se répand le plus et le mieux...il y a donc un problème quelque part.

Et ce n'est pas le concept de laïcité qui permet cela, mais des hommes qui le dévoient.

On le voit en compagnie du gourou de la secte Aum, responsable de l'attentat au gaz sarin au Japon (il s'est fait abuser, dit-il...). Il a fréquenté d'anciens nazis, dit-on même si ce n'est pas le seul...

Il est clair que le DL s'éloigne de plus en plus des pratiques originelles, et, en voulant les rationaliser pour le public non tibétain⁵⁰, leurs adeptes créent une autre secte.

33

D'un pattern de croyances chamaniques relevant de l'ethnologie, et ayant un grand intérêt, le Bouddhisme tibétain s'est transformé en un courant multiforme dont le Dalai-lama dit qu'il est une philosophie, une religion (et toutes les religions à la fois, jouant sur les mots), une science, un courant politique, une médecine, une thérapie. ..tout et n'importe quoi.

Et le Dalai-Lama dit qu'il est un Pape. Or, le Pape n'est qu'un rang spirituel chez les Catholiques.

Mais en diffusant largement une propagande édulcorée, le Dalai-lama a finit par attirer l'attention non seulement sur lui, mais aussi sur le Bouddhisme tibétain (sa spiritualité), et sur le Tibet actuel (son pays d'origine)⁵¹.

Dernièrement, cette doctrine sectaire s'est enrichie d'une technique psychothérapeutique, la « méditation de pleine conscience » inventée de toute pièce, construite pour l'occasion, et projetée d'investir ainsi le domaine de la santé un peu plus.

Peut-être rencontrera-t-on là les premières réactions officielles de limitation de cette secte en Occident car cela touche à un domaine strictement réglementé de salubrité publique en France.

Les sectes finissent toujours par s'investir de techniques préventives et curatives dans le domaine de la santé, mais restent dans le domaine du magique, et de l'aberration.

C'est alors que le charlatanisme est rendu manifeste et qu'une limite judiciaire peut être posée à ce qui est de l'abus de faiblesse auprès de personnes vulnérables.

Nul doute que le Conseil de l'Ordre des Médecins finira par y mettre le nez.

Le principe de réalité va-t-il faire un retour dans le réel à ce prix dans nos collectivités et pour les Tibétains, et sonner le glas de la jubilation déliée des processus secondaires ?

Le Bouddhisme tibétain occidentalisé est donc un syncrétisme sans fin et sans limite (philosophie, pseudo-science, religions, santé...) qui offre une vitrine séductrice, alléchante diversifiée pour en récupérer le plus possible, qui fascine (qui sidère, avons-nous dit⁵²) et capte les adeptes dans un processus adhésif.

Bernard Faure, Professeur d'Histoire des religions à Stanford, Californie, parle de Bouddhisme d'Hollywood⁵³ (http://www.la-question.net/list/controverses/les_ignobles_veri.html).

Recopier le lien en entier dans la barre du moteur de recherche.

Au début de cet article, Faure mentionne une référence bibliographique qui soulève une comparaison entre le Bouddhisme tibétain et la Simonie. Ce courant spirituel du Moyen-âge porteur de dérives et qui a été condamné, présente en effet, plus d'un point commun avec le lamaïsme :

50 Blondeau A.M., op cit ; p. 321

51 Vivas, M., (2011), *Le Dalai-Lama, pas si zen*, éd Max Milo

52 www.larousse.fr, fasciner, sidérer (figer, rendre comme pierre)

53 Faure, B., *Les ignobles vérités du Bouddhisme tibétain*, in www.laquestiondunet.fr

(<http://fr.wikipedia.org/wiki/Simonisme>) et (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Simonie>)

Que signifierait dès lors, ce "retour du refoulé", du dénié, dirait-on, à l'échelle collective mondiale, d'une religion et de croyances si régressées ?.

Le lamaïsme, dernier masque exotique et coloré de la Simonie ?

Qui donc aurait intérêt à diffuser la Simonie en Occident ?

Par ailleurs, deux textes canoniques du Bouddhisme tibétain, « les 32 signes majeurs excellents du corps éveillé d'un bouddha » et « les 80 marques mineures excellentes du corps éveillé d'un Bouddha », sont des textes qui donnent une description physique du Bouddha.

Or, il se trouve que la 4^è photo du texte de Faure ressemble bien à ce que serait un Bouddha s'il existait.

34

On est bien loin des images d'Epinal d'un Bouddha un peu charnue, grand, débonnaire, en or... En fait, il pourrait tout simplement s'agir d'un animal mythique, d'un vestige de croyances hérité d'une époque pré-chamanique.

En terme d'avis contradictoires, de liberté d'expression sur le Bouddhisme tibétain, un site (<http://www.trimondi.de/francais/articles.fr.htm>), qui mentionne encore quelques livres intéressants. Et on apprend que dans les années 90, le Bouddhisme tibétain et le DL ont fait l'objet de discussions en Allemagne. Mais rien n'a percé en France....pourtant, nous avons une frontière commune. Ce n'est pas si loin.

Rappelons le site www.tibeteu.doc pour d'autres livres et d'autres infos.

Au moment de la rédaction de ce mémoire en 1999, le Bouddhisme tibétain s'était arrêté à l'imitation du système religieux monothéiste. S'investir du statut de religion a quelque avantage. Tout comme celui de s'investir du statut de science...

On se souvient que cette imposture avait permis 'd'agripper' (Bowlby, Aintsworth) de nouveaux adeptes dans les milieux universitaires, scientifique, intellectuel.

Au moment de la rédaction de ce mémoire en 1999, le lamaïsme ne s'adressait pas non plus aux enfants et aux adolescents. Les conférences, les méditations et les pratiques rituelles s'adressaient à un public exclusivement adulte. Ce qui n'est plus le cas maintenant.

Le lamaïsme n'avait pas investi le champ de la santé en proposant une psychothérapie (appelée TCC à tort), et encore moins le discours officiel politique.

Il semblerait même qu'une partie du mouvement « Occupy » aux Etats-Unis aurait des ramifications clairement affichées (pour une fois...) avec le Bouddhisme tibétain et une certaine forme de l'anarchisme (peut-être encore un masque politique des créationnistes américains..).

Il s'agirait bien d'une évolution très récente.

Et ce mouvement n'a rien à voir avec les révolutions arabes dans les ressorts idéologiques et les aspirations. On y parle de la fonction du « jeu » comme d'un nouveau moyen de protestation politique.

Ainsi, on lance des « bombes de paillettes », comme d'autres pendaient des nains de jardin avec des « cordes de nouilles cuites »...c'est une manifestation de violence en cours d'élaboration.

Si tel est le cas, la responsabilité du Dalai-Lama est infiniment grande.

Cette récente évolution autour de l'imitation d'une psychothérapie présente néanmoins quelques dangers : de plus en plus de Psychologues patentés, de Psychiatres, de Psychanalystes de notoriété publique se confondent et s'abîment à vanter et proposer cette nouvelle psychothérapie appelée « méditation de pleine conscience » (Mindfulness meditation) qui copie largement, dit-on, les techniques des TCC (qui en usurpe le nom plutôt), de la relaxation et de la sophrologie (contenus

de visualisation), agrémentée à la sauce bouddhiste ou lamaïste dévotionnelle.

L'auteur met en garde les personnes contre cette dérive sectaire au sein de la Psychologie Française et contre laquelle il n'existe aucune parade légale pour l'instant.

Le décret sur les Psychothérapies pas plus.

Cette pratique thérapeutique est une construction récente (fin des années 2000), à la croisée de vagues techniques de relaxation, de sophrologie associées à de la visualisation et l'indispensable consigne de dévotion au lama, le guérisseur (au gourou omnipotent présentifié).

Tout cela pour soigner les TOC...est-ce surprenant ?...

Cette pratique dite thérapeutique est actuellement en voie de développement dans les milieux professionnels, mis en confiance par leurs pairs, et fait l'objet de témoignages émotifs 'relaxés' de la part de professionnels émérites, certainement trop confiants ou endoctrinés.

35

Abgrall avait déjà mentionné en 1998⁵⁴ un nombre croissant de médecins imprégnés de discours sectaires, séduits par une secte et endoctrinés.

La sphère des 'Psy' n'échappe pas aux aléas de la Psyché. Rappelons qu' il y a eu des précédents.

Finalement la méditation de pleine conscience est au lamaïsme (ou au Bouddhisme tibétain occidentalisé) ce que la dianétique est à la scientologie.

Une secte a besoin de leaders d'opinion qui ramènent le plus possible de futurs adeptes et de nouvelles recrues. On trouve ici la théorie et les concepts de l'engagement en Psychosociologie, mais aussi ceux de la désirabilité sociale.

En Psychologie Clinique, la fonction testimoniale vantant les mérites et bienfaits de la secte est donc centrale.

La scientologie a cherché à développer cette fonction testimoniale dans le milieu des artistes.

Le Bouddhisme tibétain cherche à la développer dans le milieu des intellectuels, des scientifiques, principalement dans le milieu universitaire, dans le domaine de la santé et celui de la sphère Psy.

Sans doute plus crédibles, ces leaders d'opinion 'intelligents' réussiront certainement mieux, pense-t-on, à « transformer » le lamaïsme aux yeux du public, entendons à masquer les contenus les plus déréels, à accoutumer le public à cette idéologie et la rendre plus crédible aux yeux du grand public. Mais malgré les efforts de banalisation de cette idéologie sectaire, elle garde pleinement ses contenus régressifs pathogènes de déréliction.

Même si l'endoctrinement comprend quelques étapes, et s' il vise à l'uniformisation psychique des adeptes, pourrait-on dire, par des processus régressifs, il n'en reste pas moins que ces structures s'adressent à des individus déjà différenciés, qui répondent aussi à des logiques intimes et inconscientes d'interprétation de la réalité.

Le problème est donc plus épineux pour les enfants en construction psychologique.

De plus, les adeptes qui témoignent publiquement des bienfaits qu'ils ressentent de l'endoctrinement sectaire peuvent se trouver eux-mêmes à des étapes différentes de ce conditionnement et ne pas encore percevoir la dangerosité de la structure dans laquelle ils se trouvent, ni des processus mobilisés.

Cependant, les processus mobilisés sont bien de type agonistiques. Ils provoquent des régressions massives, qui finissent par s'installer progressivement, à bas bruit, avec la répétition des pratiques rituelles et méditatives qui se font dans les centres tibétains ouverts au public.

Ces pratiques sont destinées à endormir la vigilance des adeptes, à les accoutumer à des régressions

54 Abgrall,J.M., (1998) *les charlatans de la santé*, éd documents Payot

fusionnelles de type identificatoire avec des divinités dites « paisibles » comme Tchenrézig, mais qui sont d'une violence moïque certaine, à des identifications fusionnelles entre les lamas et les divinités, et à les accoutumer à la notion de dévotion inconditionnelle au lama. Par conséquent, le processus n'en reste pas moins dangereux et ce type de structure également.

Tout ceci contribue à aliéner les processus mentaux et à saper la liberté de penser.

Le Bouddhisme tibétain occidentalisé est une structure pyramidale éclatée en plusieurs lieux sur un même territoire et reliés à d'autres territoires (ici pays).

L'acte d'entrée se fait par la « prise de refuge », premier temps initiatique, inaugural qui marque la rencontre avec le lama.

L'endoctrinement est, par la suite, constellé de rites initiatiques pour rappeler et entretenir ce lien.

36

Aux premiers stades, le lama reste ambivalent.

Ce n'est qu'en retraite fermée, que l'ambivalence est levée. Il est alors demandé, mais aux étapes précédentes aussi, et attendu par le lama ainsi que toute son organisation, une adhésion inconditionnelle à des principes sectaires.

En l' occurrence, une croyance inconditionnelle aux super-pouvoirs des lamas, à l'existence des divinités, au fait que les divinités sont l'expression réalisée de la sagesse à atteindre, que les lamas sont les divinités et des Bouddhas, et une dévotion inconditionnelle des adeptes envers leur lama etc.... D'anciens membres relatent également des comportements déviants sexuels.

Le secret est demandé. Ce processus s'appelle le « samaya », lien particulier entre le lama et l'adepte et le vœu de secret « damtsig ».

Il s'agit donc bien de mensonge, de mystification des sujets, de manipulation mentale.

Le processus de réification des croyances tibétaines, qui n' est autre qu' un délire mystique hallucinatoire, est ainsi encadré par tout un système qui leur est révélé peu à peu, proportionnellement à l'endoctrinement, à l'adhésion, à la pathologisation du sujet.

Il s'agit donc bien de violence, même si la violence est distillée progressivement, méthodiquement, par étapes et paliers, (justement, il y a accoutumance) même si elle revêt parfois le visage de la douceur ou de pratiques dites « paisibles » comme celle de Tchenrézig, tout l'objectif est de produire une habitude et une accoutumance à cette « violence fondamentale » (Bergeret, 1984) exhumée, désintriquée.

Il s'agit aussi de la violence qui peut être douce et qui consiste à associer une source de plaisir à la régression fusionnelle morbide pulsionnelle.

Il ne suffit pas de parler de paix, de s'y identifier, pour s'en imprégner profondément.

Il s'agit plutôt de la construction d'un faux-self, voire d'un néo-self, autour d'un bien-être auto-illusoire obtenu par la méditation.

Émerge peu à peu un personnage public, même dans son intimité, une pseudo-identité qui perd le contact avec lui-même.

Mais qu'en serait-il finalement, si l'identification mystique se faisait sous « la réalisation de la sagesse courroucée et donc sous « l'accomplissement » de l'activité agressive ou courroucée ?....

Précisons, toutefois, que cette méditation de la pleine conscience n'a aucun rapport avec les TCC, la relaxation ou même la sophrologie. L'auteur n' entretient aucun conflit avec les TCC, bien au contraire. Et d'ailleurs, peut-être même que les Psychologues comportementalistes qui travaillent en TCC sont mieux armés pour constater les contenus aberrants de cette technique qui s'en inspire que

ceux qui travaillent en Psychanalyse classique...

Le lamaïsme, à travers la « méditation de pleine conscience », s'investit de ces pratiques et de ces noms, de quelques techniques afférentes, pour s'investir d'une auréole de crédibilité, à la faveur de l'émergence des TCC dans le monde actuel.

En fait, en guise de thérapie, il s'agit d'une méthode de déconstruction, organisée autour de la clinique du trauma comme principe aliénant. Des paliers traumatiques progressifs figurent les étapes d'accoutumance aux visualisations et à la relaxation.

Citons encore cet article (<http://chs.univ-paris1.fr/Collo/Migrations/Liogier.pdf>) pour pointer les collusions avec le monde politique dans ce qu'il entretient un rapport dans un contexte de violence psychologique et sociale.

Les vues de Liogier, à la fin de son article, apparaissent très pertinentes : le lamaïsme est en situation de représenter le « bon objet » kleinien et l'Islam « le mauvais objet » kleinien ..

37

Ceci nous renseigne sur l'état actuel déstructuré et déstructurant de notre société, qui clive les représentations et les codes culturels autour de religiosités (pourtant dans le seul pays qui a constitutionnalisé la laïcité...), qui ne remplit plus sa fonction de contenant, laissant libre cours aux violences qu'elle peut générer ou entretenir.

A l'échelle des processus collectifs, ceci ne peut être le fruit du hasard : ce clivage est la conséquence et le fruit d'un discours construit, d'une action intentionnelle cryptique groupale à contenus mystiques et initiatiques, favorisant l'émergence d'un lamaïsme politique dans la société occidentale et principalement en France, en le banalisant, mais dont l'issue est lourde de responsabilité.

C'est que le lamaïsme a aussi bénéficié de disciples dans les milieux politiques Français dès les années 80. A la suite de quoi, certaines structures ont obtenu le statut de congrégations monastiques à partir de des années 90 (1992), consacrant ce mouvement en religion par le Ministre des Cultes (Ministère de l'Intérieur). Ce lobbying s'est intensifié dans le même temps et des courants ont travaillé au rapprochement mystique et doctrinal avec certains courants politiques de la Franc-maçonnerie (1993), ouvrant une voie royale et désormais non contestable au Bouddhisme tibétain occidentalisé.

Il semblerait, en effet, de bon ton, dans certains milieux, de faire partie d'un courant spirituel ou mystique...

En effet, le point de vue que soulève Liogier est intéressant : y aurait-il naturellement plus de similitudes entre la communauté lamaïste vieille en France de 40 ans (polythéisme chamanique et nostalgie politique à propos d'une féodalité théocratique de type simonien au Tibet) et le fonctionnement actuel de la France, qu'entre la France et la communauté musulmane (monothéisme et longue histoire commune depuis 3 siècles, présence depuis combien de siècles d'une communauté musulmane en France ?). Et d'ailleurs, s'agit-il de similitudes ? Pour quoi faire de la similitude le nouveau fer de lance de l'intégration, celui qui ne suscite pas méfiance ou angoisses ?

Ne pourrions-nous pas vivre ensemble, différents ?

Trouverions-nous ici une manifestation tacite, souterraine expliquant l'islamophobie actuelle qui parcourt la France ?

L'auteur voit dans ce clivage islam-bouddhisme, non pas un 'exutoire pacifiste', mais bien au contraire, une volonté, l'exacerbation d'une haine raciale qui pourrait profiter, en contrepartie, de faveurs bienveillantes pour l'expansion du lamaïsme vécu comme débonnaire; une agressivité désinhibée et une stigmatisation intentionnelle dangereuse à l'égard d'une communauté (et partant, d'autres communautés ou individus), d'une religion; la manifestation de la réelle violence et du caractère sectaire politique et religieux du lamaïsme, qui en 40 ans, en arrive déjà à générer des

clivages sociétaux graves, tout du moins à s'instituer en « bon objet »...et qui arrive à déposséder autant le sujet que la société d'accueil de sa connaissance de soi, de sa force, à fragiliser et affaiblir. Car, quand il y a un « bon objet », fatalement, il faut un « mauvais objet ».

A partir de là, il est facile d'en rajouter : celui qui est identifié à un « mauvais objet » s'identifie à un méchant, joue le méchant ou le 'rebelle' (les intellectuels d'origine musulmane dénoncent de plus en plus ce clivage) et celui qui est identifié à un « bon objet » joue le gentil, le relaxant, le paisible, l'aidant ... (au Tibet, les lamas violaient par compassion. En France, que feront les lamaïstes?). Il s'agit de crispations identitaires là où la société ne propose qu'un seul modèle identificatoire pour exister. Partant, la stigmatisation empêche d'évoluer. Il s'agit donc de régressions et de fixations pour l'ensemble de la société Française.

38

Cependant, il est important de noter que considérer un quelconque propos politique comme sectaire est une réduction que l'auteur ne fait pas et ne fera jamais.

Car il s'agit là de confusion des registres : un parti politique ne peut pas être une secte, ou « sectaire », car une secte, même quand elle se politise, reste visible et une secte est forcément sectaire dès son origine...; une stigmatisation, ou un clivage politique ne peut pas être « sectaire », il est du registre de l'Idéalité, il peut entraîner des dérives sectaires en son sein ou en d'autres organisations ou communautés ; une communauté ne peut pas être sectaire ou une secte, elle peut contenir des dérives en son sein. La stigmatisation d'une communauté emprunte dangereusement aux pathologies les plus régressives du registre de l'Idéalité, il y est question de violence. Et une secte peut s'emparer ou intégrer dans son délire une de ces composantes puis chercher à généraliser ce principe (cette stigmatisation) à un groupe plus large, voire à l'ensemble de l'opinion publique; la constitution de groupes sectaires (de sectes), et d'idéologie sectaire qui s'instituent en organisation (et parti) politique peut exister.

Probablement en ce cas, que tout ceci présente le risque de devenir une dictature, ou un régime de gouvernance extrême de même nature (une secte d'Etat?).

A titre d'exemple, rappelons qu' Hitler était supposé appartenir à deux groupes mystiques (la société de Thulé et la société du Vrîl). Pol Pot et le gouvernement des Khmers rouges ?

Le Franquisme ou le Mussolinisme avaient-ils une composante mystique du leader et que les adeptes pouvaient parfaire par différents moyens dont la purification personnelle (et si oui, comment?) et ethnique.

La question se poserait alors de savoir quelle est la vraie nature d'une dictature : y aurait-il systématiquement une composante mystique dans chaque dictature et à laquelle le dictateur (leader) est rattaché ?. Finalement, de quoi est composée l'idéologie d'une dictature, car on voit que s'il existe une composante mystique, celle-ci serait la partie la plus cachée d'une dictature.

Autrement dit, la « purification », concept visible dans tout génocide peut-il se rattacher systématiquement à une thématique mystique systématisée, organisée jusque dans le social ? (L'Aryen figurait cet être total, parfait, imaginaire et irréel, supérieur à tout et finalement mystique (déréel) auquel il fallait s'évertuer de ressembler) ?

Un génocide est-il toujours à rattacher à une dictature (organisée, systématisée) ou peut-il exister seulement en rapport à des composantes inorganisées dans le social, clivantes ?.

Dans ce cas, les pogroms, rixes ethniques ou idéologiques (en vertu d'une idée politique ou militante) que l'on a vu ou voit parfois dans les démocraties ou les ciblage individuels qui vont jusqu'au meurtre racial, les violences ethniques ou idéologiques (paroles et/ou actes) sur un individu, d'un individu ou de plusieurs, en seraient-ils une des premières manifestations ?

Autant de questions...

Notons que le clivage lamaïste des convertis Français est proposé entre les Tibétains (les victimes) et les Chinois, plus particulièrement le PC Chinois, est-il dit (les méchants).

Notons qu'il s'agit ici de peuples et de pays.

La fonction du clivage est donc bien le fonctionnement individuel et collectif (institutionnel, politique, ethnique...) du lamaïsme (et plus généralement des problématiques pathologiques de l'Idéalité dont le sectaire en est un précipité dans le social).

Ceci suscite encore d'autres réflexions :

Le lamaïsme des convertis propose, en fait, clairement ce type de clivage ethnique ou politique en France entre le lamaïsme, les Tibétains pro-lamaïstes et les Français pro-lamaïstes (bon objet) et le PC Chinois, les tibétains « traîtres », et les Français non lamaïstes (mauvais objet).

Notons qu'il s'agit maintenant de 3 peuples (Français, Chinois, Tibétains et de 2 pays, Chine et France...). Il y a là cette fois un mouvement de clivage à l'intérieur de la société Française qui évolue, qui s'intensifie (pro-lamaïstes gentils, résistants (on n'hésite pas à emprunter par imitation le conflit de la deuxième guerre) et non-lamaïstes méchants assimilés aux Chinois et à des traîtres).

39

Il y a donc là un mouvement qui veut s'inscrire dans autre chose, qui cherche une issue...

Mais on remarque aussi simultanément, comme l'a soulevé Liogier, l'apparition d'un autre type de clivage ethnique et politique en France clairement formulé par d'autres composantes idéologiques groupales organisées dans la société et par un parti politique qui s'en nourrit (et de quelques sous-groupes au sein d'autres partis) entre l'Islam (mauvais objet) et ces groupes (bon objet), qu'ils voudraient voir généraliser à l'ensemble de la population Française (prosélytisme des idées?). Notons qu'il s'agit-là encore de clivages au sein de la société Française basés sur la nationalité cette fois et l'appartenance identitaire, non plus seulement sur des idées qui s'en nourrissent. Il s'agit là de la stigmatisation d'une partie de la population Française et de populations internationales en fonction des origines et donc de critères que l'on voudrait ethniques...

Aussi, est-ce que la fonction du clivage, lorsqu'elle s'exprime dans le collectif, dans le socius, produirait-elle un phénomène de contamination en soi, de pertes de repères, de confusion engendrant d'autres clivages ?, en vertu d'une société qui est de moins en moins contenante, qui régresse, et des individus qui, donc, libèrent de plus en plus un contenu de violence dans le socius ? Ou s'agirait-il du même mouvement souterrain ?, ou de quelques leaders d'opinion qui s'inspireraient de ci-de là du succès des uns (lamaïsme dans le monde) pour tenter d'en recopier le fonctionnement ?

La question reste ouverte.

Les disciples lamaïstes ont souvent comparé le Dalaï-lama à Martin Luther King.

Mais Martin Luther King se prenait-il pour un Dieu ?. On l'a comparé à Gandhi.

Gandhi cherchait-il un expansionnisme à tout crin ou est-il resté en Inde pour y développer les institutions et aider le peuple ?. Il y avait un oppresseur de la même manière.

La mystique du Dalaï-Lama est la non-violence. Mais ce n'est pas la non-violence de Gandhi, ni de quiconque. Il ne faut pas s'y tromper, c'est une mystique.

Les immolations sont d'une grande violence. Elles entretiennent un état de guérilla.

Or, la guérilla, ce n'est pas la non-violence.

Le concept de « non-violence » est, en fait, un dogme mystique. C'est un dogme clivant que le Dalaï-Lama explique justement par la « voie médiane », c'est-à-dire la fusion sujet/objet, c'est-à-dire toute la mystique doctrinaire du Bouddhisme tibétain développée ici.

Tous ceux qui assimilent la non-violence du DL à un mouvement de paix sont dans la confusion.

Et le DL ne pourra toujours que prôner la confusion des genres, religion-mystique-politique.

En clair, quand il parle de « paix » et de la voie médiane, il dit en substance que devenir Bouddhiste tibétain et pratiquer le Bouddhisme tibétain (l'un ne va pas sans l'autre dans les faits), se ranger à la supériorité du DL et croire qu'il est un Bouddha autant que les lamas, c'est vivre dans la paix intérieure et politique. Sa solution (pour la paix) est un projet de conversion.

Toujours-est-il qu'en raison des développements parcourant ce texte, l'auteur place le lamaïsme, autrement appelé le Bouddhisme tibétain occidentalisé, définitivement au rang d'une entreprise à déviances sectaires, qui cherche à présent une existence dans le domaine de la santé et du politique (selon Liogier).

La finalisation ultérieure lointaine ne serait-elle pas alors l'émergence d'un régime politique en France ? Une patrie, une terre, des institutions pour un futur « Dalai-Lama » Français... Effectivement, on a vu fin des années 90, deux réincarnations de Karmapa (un autre chef religieux, car il n'y a pas que le Dalai-Lama...) au lieu d'une, un pour l'Occident et un pour l'Orient, avait-on entendu. Les journaux titraient « la guerre des Bouddhas ».

40

On sait qu'il existait (existe?) une organisation des « moines « guerriers au Tibet, les Dob-dob⁵⁵ sans doute très pacifistes comme le montrait aussi Khedrup Tashi, et comme le fait croire le DL depuis le Prix Nobel de la Paix.

D'ailleurs, ceci a inspiré beaucoup de jeux vidéos (Killer instinct, Manga sanctuary, Tomb raider2)

Le Bouddhisme tibétain occidental est composé de convertis occidentaux (qui ont grandi en Occident, et ont une idée faussée des régimes asiatiques avec religion d'Etat) ; et dont les gourous sont, en grande majorité, des lamas tibétains expatriés.

Suivant le décès de ces lamas, d'autres venant du Bouthan, du Népal, de Mongolie, du Laos ou d'ailleurs prennent le relais, sans doute appâtés par les gains et par la notoriété de dieux vivants, échappant eux-mêmes à une certaine déroute psychologique car venant de systèmes où les représentations politiques et religieuses sont en évolution.

En effet, le Bouthan a aboli la monarchie absolue par l'activisme des maoïstes bouthanais en 2008, mais a finalement opté pour une monarchie parlementaire cette même année sous l'influence des Etats-Unis, (probablement que ce pays serait en République autrement).

Le Népal a aboli la monarchie absolue et l'a remplacée par une République en 2008 également sous la pression politique des maoïstes népalais.

La Mongolie est une République, où le Bouddhisme tibétain n'est plus religion d'Etat, mais a subi une période d'instabilité politique en 2008 (échec du parti révolutionnaire héritier du communisme russe) . Néanmoins, la Mongolie s'ouvre à la modernité, continue à se mettre en lien doucement avec le monde, les moeurs changent...

En 2008, les pro-lamaïstes du monde ont lancé une grande offensive au Tibet et dans leur pays respectif, avec l'aide des Etats-Unis et le Dalai-Lama comme chef de file, poussant à l'exacerbation des violences.

Depuis, le nombre d'immolations augmente au Tibet pour demander le retour de la théocratie tibétaine.

Une seule chose n'échappe pas et interroge, la concordance de date : 2008

Le lamaïsme a bénéficié de grandes souplesses en France depuis 30 ans, et le nombre de lamaïstes est devenu conséquemment important, mais non répertorié.

Ces activistes se bornaient à diffuser un message partiel, tronqué et construit, édulcoré et fanatique entraînant la population dans une conversion massive de type sectaire, avec les conséquences décrites.

Mais depuis peu, le discours s'est enrichi d'un discours politique clivant pro-théocratie et anti-

55 Tchouzar-Pa (yogi), (2002), Le dernier lama guerrier, l'art du Senguei Ngaro, éd Presses du Chatelet

chinois.

Et donc, conséquemment, la France se trouve de plus en plus embarquée dans un conflit qui ne la concerne pas, sous l'influence cachée des Etats-Unis, mais surtout selon une modalité de soutien des plus régressives, favorable au retour d'une monarchie de droit divin, une théocratie Bouddhiste tibétaine au Tibet, et un lamaïsme qui cherche aussi du même coup, à s'institutionnaliser en France, et à institutionnaliser quelque chose de très archaïque en France.

Dans cette région d'Asie, ceux qui ne sont pas révolutionnaires (maoïstes ou héritiers du communisme russe) sont conservateurs (monarchies absolues, de droit divin, avec le Bouddhisme tibétain comme religion d'Etat, servage, féodalisme etc..).

Les tensions sont vives et les populations n'ont pas le choix que de faire parler des motions massives pour se faire entendre. La France a connu de semblables périodes par le passé.

41

Il est donc de rappeler que les populations ont le choix de ne pas revivre de telles périodes massives et clivantes du moment qu'elles sont correctement informées.

Les Etats-Unis jouent partout dans le monde le rôle des conservateurs, quelle que soit sa couleur en terme de régime. Et bien que de régime Républicain chez eux, ils travaillent au conservatisme ailleurs de manière aveugle et radicale, voire extrémiste. Ils n'hésitent donc pas à soutenir un régime théocratique aliénant et contraire à la démocratie : la monarchie absolue au Tibet et sa diaspora dans le monde.

Finalement, la démocratie n'est toujours qu'une vague idée d'aspiration pour certains, pas tellement de conviction.

Il est vrai que les Etats-Unis subissent constamment depuis Reagan (1982), les pressions des créationnistes, qui ne cessent de cliver la population, de nourrir des parti-pris religieux et politiques et on a parfois le sentiment que la démocratie vacille.

Rappelons que le lobby « cultiste » a commencé à se manifester à partir des années 80...

Mais en France, tant sur le plan politique que religieux, l'héritage culturel n'est pas le même. La démocratie n'est pas une idée qui s'inspire des clivages de chacun ou de communautés qui ailleurs s'opposent et se divisent, mais un régime qui cherche à rassembler.

Elle se nourrit des échanges d'idées, de conceptions et se base sur l'élucidation des problèmes. De plus, en France, la tradition conservatrice n'est pas monarchiste, mais profondément républicaine, ancrée dans la Constitution de 1958. Les institutions républicaines sont un socle commun.

Même s'il existe encore quelques royalistes, ils n'ont aucune légitimité parlementaire, puisqu'ils s'opposent au principe des élections législatives.

La gauche Française n'est pas révolutionnaire.

Mais le lamaïsme Français, qui cherche encore son issue politique institutionnelle, s'inspire d'appuis aussi bien à droite qu'à gauche.

Alors que des tiraillements tendent à cliver la société Française sur des registres religieux, puis ethniques non dits, voire politiques, il fallait remettre ce savoir entre les mains des opinions publiques et de la population.

Ainsi, en tant qu'organisation et groupe humain, le contexte socio-politique est donc prépondérant à l'émergence d'une secte.

Telle est la cartographie de la région.

De plus, cette nouvelle diaspora bouddhiste tibétaine (occidentaux convertis et lamas asiatiques) est indépendante du personnage du DL, mais y reste rattachée, car il en représente le chef international. Et c'est grâce à lui que le Bouddhisme tibétain s'est ainsi propagé dans le monde.

Chaque lamaserie a son propre chef ou lama et se réfère spirituellement à lui.

Que le DL vienne à être remplacé ne changera rien, non plus, au développement de cette diaspora lamaïste factice, majoritairement convertie, qui usurpe quasiment un nom, le Bouddhisme tibétain, et s'en sert comme d'un label de notoriété.

Sur le plan politique, il y a également un problème de crédibilité :

La diaspora occidentale n'a pas les mêmes vues au sujet de l'avenir du Tibet et des rapports avec la Chine que les Tibétains restés au pays et qui, faut-il le dire, sont concernés en premier lieu, en tant que Tibétains, et en tant qu'habitants du Tibet...

Manipulations, propagandes, débats passionnels, réactions massives sont au cœur du débat.

Rappelons que le sort des Tibétains devrait les concerner en premier lieu, mais que leur parole semble usurpée par la position d'un DL, et d'une secte occidentale aux nombreuses ramifications qui en porte le nom.

42

Cette ambiguïté est entretenue par l'ambivalence des Tibétains vis-à-vis de ce qu'il représente : le dernier système politique du Tibet avant l'invasion chinoise, une théocratie dont il était le dieu vivant, un homme dont on ne conteste pas le magique et le surnaturel au Tibet malgré tout (un Bouddha).

Cependant, les uns (Congrès de la Jeunesse Tibétaine, autres ?) disent que le DL est de plus en plus décrié au Tibet, les autres (convertis occidentaux) répondent que les tibétains ne peuvent pas parler en présence des soldats chinois, qu'ils sont manipulés, ou apeurés et que donc, ils parlent à leur place. Quand le révisionnisme prend le pas, il se décline en négationnisme aussi.

Tout ceci n'enlève rien au caractère à graves déviances sectaires et donc à délinquances multiples de cette doctrine en France (et en Occident), bien au contraire, ni à la dangerosité de ces pratiques méditatives et rituelles qui relèvent d'un endoctrinement en Occident.

C'est en France que le Bouddhisme tibétain occidentalisé est le plus représenté. Pourquoi ?

Il y a eu quelques affaires de dérives délinquantielles en Europe et aux USA, dans les années 90, qui n'ont jamais abouti en procès. Et depuis toutes les affaires sont étouffées, encore maintenant.

L'omerta étouffe tout.

Expansion du lamaïsme religieux à propos duquel on peut se demander maintenant quels peuvent en devenir les futurs ressorts réels, et finalement, quels étaient-ils dès l'origine de cette mouvance sectaire...

L'omerta étouffe tout. Mais peut-être pas le bon sens (?).

43

Petit glossaire :

*Ontogénétique (ontogénèse) : genèse de l'être, développement d'un individu depuis sa conception jusqu'à sa forme adulte. En Psychologie, c'est synonyme de l'histoire du sujet.

*Phylogénétique (phylogénèse) : développement des espèces. Ce terme est souvent utilisé en Psychologie comme synonyme de l'Histoire de l'Homme.

* Nosographie : Classification des pathologies